

**DOZY
REINHART
ANNE**

HISTOIRE DES
MUSULMANS D'ESPAGNE,
T. 3

Reinhart Dozy

**Histoire des Musulmans
d'Espagne, t. 3**

«Public Domain»

Dozy R.

Histoire des Musulmans d'Espagne, t. 3 / R. Dozy — «Public Domain»,

Содержание

I	5
II	15
III	23
IV	30
V	35
Конец ознакомительного фрагмента.	38

Reinhart Pieter Anne Dozy

Histoire des Musulmans d'Espagne, t. 3/4 jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides (711-1100)

I

Ne voulant pas interrompre l'histoire de l'insurrection de l'Andalousie, nous sommes déjà arrivés, dans le livre précédent, à l'année 932; mais comme la guerre étrangère va nous occuper à présent, il sera nécessaire que le lecteur se reporte au commencement du règne d'Abdérâme III.

L'insurrection des Espagnols et de l'aristocratie arabe n'était pas alors le seul péril qui menaçât l'existence de l'Etat: deux puissances voisines, l'une récente, l'autre déjà ancienne, la mettaient également en danger: c'étaient le royaume de Léon et le califat africain, qui venait d'être fondé par une secte chiite, celle des Ismaéliens.

D'accord sur les grands principes, reconnaissant tous que l'imâmât, c'est-à-dire le commandement temporel et spirituel de tous les musulmans, appartient à la postérité d'Alî et que l'imâm est impeccable, les Chiïtes ou partisans du droit divin formaient cependant plusieurs sectes, et ce qui les tenait surtout divisés, c'était la question de savoir lequel parmi les descendants du sixième imâm, Djafar le Véridique, avait droit à l'imâmât. Ce Djafar avait eu plusieurs fils, dont l'aîné s'appelait Ismâîl et le second Mousâ, et comme Ismâîl était mort avant son père, dans l'année 762, la majeure partie des Chiïtes avait reconnu Mousâ pour imâm après la mort de Djafar. La minorité, au contraire, ne voulut pas se soumettre à lui. Disant que Dieu lui-même avait, par la bouche de Djafar, désigné Ismâîl pour le successeur de ce dernier, et que l'Être suprême ne peut pas revenir sur une résolution une fois prise, ces Ismaéliens, comme on les appelait, ne reconnaissaient pour imâm qu'Ismâîl et ses descendants. Mais ces derniers n'avaient pas d'ambition. Découragés par l'insuccès de toutes les entreprises des Chiïtes et ne voulant pas partager le sort de leurs ancêtres presque tous morts prématurément par le fer ou par le poison, ils se dérochèrent aux dangereux et compromettants hommages de leurs partisans et allèrent se cacher au fond du Khorâsân et du Candahar¹.

Abandonnée ainsi de ses chefs naturels, la secte des Ismaéliens semblait destinée à s'éteindre obscurément, lorsqu'un Persan audacieux et habile vint lui donner une direction et une vie nouvelles.

Dans la patrie de cet homme, l'islamisme avait fait à peu près les mêmes progrès qu'en Espagne. Il avait reçu dans son giron un nombre assez considérable de prosélytes, mais il n'avait pas étouffé les autres religions, et l'ancien culte, le magisme, florissait à côté de lui. Si les musulmans eussent rigoureusement exécuté la loi de Mahomet, ils n'auraient laissé aux Guèbres que le choix entre la conversion à l'islamisme et le glaive. N'ayant point de livre sacré révélé par un prophète que les musulmans reconnaissaient pour tel, les adorateurs du feu ne pouvaient prétendre à être tolérés. Mais dans les circonstances données, la loi de Mahomet était inapplicable. Les Guèbres étaient fort nombreux; ils étaient attachés de cœur et d'âme à leur religion; ils repoussaient tout autre culte avec une opiniâtreté inflexible: fallait-il égorger tous ces braves gens uniquement parce qu'ils voulaient faire leur salut à leur guise? C'eût été bien cruel, et en outre, bien dangereux, car de cette manière on aurait provoqué une insurrection universelle. Moitié par humanité, moitié par politique, les musulmans passèrent donc par-dessus la loi, et, le principe de la tolérance une fois admis, ils permirent aux Guèbres d'exercer partout leur culte en public, de sorte que chaque ville, chaque

¹ Djowainî, traduction de M. Defrémery, dans le *Journ. asiat.*, V^e série, t. VIII, p. 363, 364.

bourgade même, avait son pyrée. Qui plus est, le gouvernement protégeait les Guèbres même contre le clergé musulman: il faisait fouetter des imâms et des muëzzins qui avaient tenté de changer des temples du feu en mosquées².

Mais si le gouvernement était tolérant pour les sectateurs avoués de l'ancien culte, qui, en citoyens paisibles qu'ils étaient, ne troublaient point le repos de l'Etat, il ne l'était pas et ne pouvait l'être pour les faux musulmans, les soi-disant convertis, qui, au fond du cœur, étaient encore païens et qui tâchaient de miner sourdement l'islamisme en y entant leurs propres doctrines. En Perse comme en Espagne les conversions apparentes et dont l'intérêt mondain était le véritable mobile, avaient été nombreuses, et les faux musulmans étaient en général les hommes les plus remuants et les plus ambitieux de la société. Repoussés par l'aristocratie arabe, qui se montrait partout fort exclusive, ils rêvaient la résurrection d'une nationalité et d'un empire persans³. Le gouvernement sévissait contre eux avec une rigueur impitoyable; pour les contenir et les punir, le calife Mahdî créa même un tribunal d'inquisition qui continua d'exister jusque vers la fin du règne de Hâroun ar-Rachîd⁴. Comme d'ordinaire, la persécution engendra la révolte. Bâbec, le chef de la secte des *khorrâmîa* ou *libertins*, comme les appelaient leurs ennemis, se souleva dans l'Adherbaidjân. Pendant vingt ans (817-837), cet Ibn-Hafçoun de la Perse tint en échec les nombreuses armées des califes, et ceux-ci ne parvinrent à s'emparer de sa personne qu'après avoir sacrifié deux cent cinquante mille soldats. Mais ce qui était bien plus difficile encore que de dompter les révoltes à main armée, c'était de découvrir et de déraciner les sociétés secrètes que la persécution avait fait naître et qui propageaient dans l'ombre, soit les anciennes doctrines persanes, soit des idées philosophiques bien plus dangereuses encore, car en Orient le choc de plusieurs religions avait eu pour résultat qu'une foule de gens les répudiaient et les méprisaient toutes. «Tous ces prétendus devoirs religieux, disait-on, sont bons tout au plus pour le peuple, mais ne sont nullement obligatoires pour les hommes bien élevés. Tous les prophètes n'étaient que des imposteurs qui visaient à obtenir la prééminence sur les autres hommes⁵.»

C'est du sein de ces sociétés secrètes que sortit, au commencement du IX^e siècle, le rénovateur de la secte des Ismaéliens. Il s'appelait Abdallâh ibn-Maimoun. Issu d'une famille persane qui avait professé les doctrines des sectateurs de Bardesane, lesquels admettaient deux dieux, dont l'un a créé la lumière et l'autre les ténèbres, et fils d'un oculiste esprit fort, qui, pour échapper aux griffes de l'inquisition dont soixante-dix de ses amis venaient de tomber les victimes, avait cherché un asile à Jérusalem où il enseignait en secret les sciences occultes tout en affectant la piété et un grand zèle pour les prétentions des Chiites, Abdallâh ibn-Maimoun devint, sous la direction de son père, non-seulement un prestigitateur habile et un savant oculiste, mais encore un grand connaisseur de tous les systèmes théologiques et philosophiques. A l'aide de ses prestiges, il essaya d'abord de se faire regarder comme prophète; mais cette tentative n'ayant pas réussi, il conçut peu à peu un projet plus vaste.

Relier dans un même faisceau les vaincus et les conquérants; réunir dans une même société secrète, dans laquelle il y aurait plusieurs degrés d'initiation, les libres penseurs, qui ne voyaient dans la religion qu'un frein pour le peuple, et les bigots de toutes les sectes; se servir des croyants pour faire régner les incrédules, et des conquérants pour bouleverser l'empire qu'ils avaient fondé; se former enfin un parti nombreux, compact et rompu à l'obéissance, qui, le moment venu, donnerait le trône, sinon à lui-même, du moins à ses descendants, telle fut l'idée dominante d'Abdallâh ibn-Maimoun, idée bizarre et audacieuse, mais qu'il réalisa avec un tact étonnant, une adresse incomparable et une connaissance profonde du cœur humain.

² Chwolsohn, *Die Sabier und der Sabismus*, t. I, p. 283-291.

³ Comparez le passage du *Fihrist* cité par M. Chwolsohn, t. I, p. 289.

⁴ Weil, t. II, p. 107.

⁵ Macrîzî, dans le *Journ. asiat.*, III^e série, t. II, p. 134.

Les moyens qu'il employa étaient calculés avec une fourberie diabolique. En apparence il était Ismaélien. Cette secte semblait condamnée à s'éteindre faute d'un chef: il lui inspira une nouvelle vie en lui en promettant un. «Jamais, disait-il, le monde n'a été et ne sera privé d'un imâm. Quiconque est imâm, son père et son aïeul l'ont été avant lui, et ainsi de suite, en remontant jusqu'à Adam; le fils de l'imâm est aussi imâm, et son petit-fils, et ainsi de suite, jusqu'à la fin des siècles. Il n'est pas possible que l'imâm meure, sinon après qu'il lui sera né un fils, qui sera imâm après lui. Mais l'imâm n'est pas toujours visible. Quelquefois il se manifeste, et d'autres fois il reste caché, comme le jour et la nuit, qui se suivent l'un l'autre. Dans une époque où l'imâm se manifeste, sa doctrine reste cachée. Lorsque, au contraire, il demeure caché, sa doctrine est révélée, et ses missionnaires se montrent au milieu des mortels.»⁶ A l'appui de cette doctrine, Abdallâh citait des passages du Coran. Elle lui servait à tenir en éveil les espérances des Ismaéliens, qui acceptèrent l'idée que l'imâm se cachait, mais qu'il paraîtrait bientôt pour faire régner l'ordre et la justice sur la terre. Dans sa pensée intime, toutefois, Abdallâh méprisait cette secte, et son prétendu attachement à la famille d'Alî n'était qu'un moyen de réaliser ses projets. Persan au fond du cœur, il comprenait Alî, ses descendants et les Arabes en général dans le même anathème. Il sentait fort bien (et en ceci il ne se trompait pas) que si un Alide eût réussi à fonder un empire en Perse, comme les Persans l'auraient voulu, ceux-ci n'y auraient rien gagné, et il recommandait à ses affidés de tuer sans pitié tous les descendants d'Alî qui tomberaient en leur pouvoir⁷. Aussi n'était-ce pas parmi les Chiïtes qu'il cherchait ses véritables soutiens, mais parmi les Guèbres, les Manichéens, les païens de Harrân et les partisans de la philosophie grecque⁸; à ceux-là seulement on pouvait se fier, à ceux-là seulement on pouvait dire peu à peu le dernier mot du mystère, en leur révélant que les imâms, les religions et la morale n'étaient qu'une imposture, une farce. Les autres hommes, *les ânes* comme disait Abdallâh, n'étaient pas capables de comprendre de telles doctrines. Cependant, pour arriver au but qu'il se proposait, il ne dédaignait nullement leur concours; il le brigait au contraire, mais en prenant soin de n'initier les âmes croyantes et timides qu'aux premiers degrés de la secte. Ses missionnaires, auxquels il avait inculqué que leur premier devoir était de dissimuler leurs véritables sentiments et de s'accommoder aux idées de ceux à qui ils s'adressaient, se présentaient sous mille formes diverses, et parlaient, pour ainsi dire, à chacun dans une langue différente. Ils captivaient la masse ignorante et grossière par des tours de prestigitateur qu'ils faisaient passer pour des miracles, ou par des discours énigmatiques qui excitaient la curiosité. Vis-à-vis des dévots, ils se paraient du masque de la vertu et de la dévotion. Mystiques avec les mystiques, ils leur expliquaient le sens intérieur des choses extérieures, les allégories, et le sens allégorique des allégories elles-mêmes. Exploitant les calamités de l'époque et les vagues espérances d'un avenir meilleur que nourrissaient toutes les sectes, ils promettaient aux musulmans l'arrivée prochaine du Mahdî annoncé par Mahomet, aux juifs celle du Messie, aux chrétiens celle du Paraclet. Ils s'adressaient même aux Arabes orthodoxes ou sonnites, les plus difficiles à gagner parce que leur religion était la religion dominante, mais dont ils avaient besoin pour se mettre à l'abri des soupçons et des poursuites de l'autorité, et des richesses desquels ils voulaient se servir. On flattait d'abord l'orgueil national de l'Arabe en lui disant que tous les biens de la terre appartenaient à sa nation, les Persans n'étant nés que pour l'esclavage, et l'on tâchait de gagner sa confiance en faisant parade d'un profond mépris pour l'argent et d'une grande piété; puis, cette confiance une fois obtenue, on le brisait à force de le surcharger de prières jusqu'à ce qu'il devînt *perinde ac cadaver*; après quoi on lui persuadait aisément qu'il devait soutenir la secte par des dons pécuniaires et lui laisser par son testament tout ce qu'il possédait⁹.

⁶ Djowainî, dans le *Journ. asiat.*, V^e série, t. VIII, p. 364, 365.

⁷ De Sacy, *Exposé de la religion des Druzes*, Introduction, p. CLXIV.

⁸ Voir de Sacy, p. CXLIX-CLIII.

⁹ De Sacy, p. CXII, CLIII-CLVI.

Ainsi une foule de gens de diverses croyances travaillaient ensemble à une œuvre dont le but n'était connu que d'un fort petit nombre. Cette œuvre avançait, mais lentement. Abdallâh savait que lui-même n'en verrait pas l'accomplissement¹⁰; mais il recommanda à son fils Ahmed, qui lui succéda comme grand-maître, de la continuer. Sous Ahmed et ses successeurs, la secte se propagea rapidement, et ce qui y contribua surtout, c'est qu'un grand nombre d'individus de l'autre branche des Chiïtes se joignirent à elle. Cette branche, comme nous l'avons dit, reconnaissait pour imâms les descendants de Mousâ, le second fils de Djafar le Véridique; mais lorsque le douzième, Mohammed, eut disparu, à l'âge de douze ans, dans un souterrain où il était entré avec sa mère (879), et que ses partisans, les Duodécimains comme on les appelait, se furent lassés d'attendre sa réapparition, ils se laissèrent facilement enrôler parmi les Ismaéliens, qui possédaient sur eux l'avantage d'avoir un chef vivant et prêt à se faire connaître, dès que les circonstances le lui permettraient.

En 884, un missionnaire ismaélien, Ibn-Hauchab, qui auparavant avait été Duodécimain, commença à prêcher ouvertement dans le Yémen. Il se rendit maître de Canâ, et envoya des missionnaires dans presque toutes les provinces de l'empire. Deux d'entre eux allèrent *labourer*, selon l'expression des Chiïtes, le pays des Ketâmiens, dans la province actuelle de Constantine, et quand ils furent morts, Ibn-Hauchab les remplaça par un de ses disciples, nommé Abou-Abdallâh.

Actif, hardi, éloquent, plein de finesse et de ruse, sachant d'ailleurs s'accommoder à l'esprit borné des Berbers, Abou-Abdallâh était parfaitement propre à la tâche qu'il allait remplir, bien que tout porte à croire qu'il ne connaissait que les degrés inférieurs de la secte, car même les missionnaires ignoraient parfois son véritable but¹¹. Il se mit d'abord à enseigner les enfants des Ketâmiens et s'appliqua à gagner la confiance de ses hôtes; puis, quand il se crut sûr de son fait, il jeta le masque, se déclara Chiïte et précurseur du Mahdî, et promit aux Ketâmiens les biens de ce monde et de l'autre s'ils voulaient prendre les armes pour la sainte cause. Séduits par les discours mystiques du missionnaire, et plus encore peut-être par l'appât du pillage, les Ketâmiens se laissèrent aisément persuader; et comme leur tribu était alors la plus nombreuse et la plus puissante de toutes, celle d'ailleurs qui avait su le mieux conserver son antique indépendance et son esprit martial, leurs succès furent extrêmement rapides. Après avoir enlevé toutes ses villes au dernier prince de la dynastie des Aghlabides, laquelle avait régné pendant plus d'un siècle, ils le forcèrent de s'enfuir de sa résidence avec tant de précipitation qu'il n'eut pas même le temps d'emmener sa maîtresse. Alors Abou-Abdallâh porta le Mahdî sur le trône (909). C'était le grand-maître de la secte, Saïd, un descendant d'Abdallâh l'oculiste, mais qui se donnait pour un descendant d'Alî et qui se faisait appeler Obaidallâh. Devenu calife, ce fondateur de la dynastie des Fatimides cacha soigneusement ses véritables principes. Peut-être eût-il mis plus de franchise dans ses procédés, si un autre pays, la Perse par exemple, eût été le théâtre de son triomphe; mais comme il devait le trône à une horde à demi barbare et qui ne comprenait rien à des spéculations philosophiques, force lui fut, non-seulement de dissimuler lui-même, mais encore de contenir les membres avancés de la secte, qui compromettaient son avenir par des hardiesses intempestives¹². Aussi le vrai caractère de la secte ne se montra-t-il au grand jour qu'au commencement du XI^e siècle, alors que le pouvoir des Fatimides était établi si solidement qu'ils n'avaient plus rien à craindre, et que, grâce à leurs nombreuses armées et leurs immenses richesses, ils pouvaient faire bon marché même des prétendus droits de leur naissance¹³. Dans l'origine, au contraire, les Ismaéliens ne se distinguèrent des autres sectes musulmanes que par leur intolérance et leur cruauté. De pieux et savants faquis furent fouettés, mutilés ou crucifiés, parce qu'ils avaient parlé

¹⁰ De Sacy, p. CLXII.

¹¹ Voir de Sacy, p. CXIX.

¹² Voir Arîb, t. I, p. 190.

¹³ Le calife Moïzz, interrogé sur les preuves de la parenté qui l'unissait au gendre du Prophète, répondit fièrement, en tirant à moitié son épée du fourreau: «Voilà ma généalogie!» Puis, répandant à pleines mains les pièces d'or sur les assistants, il ajouta: «Voilà mes preuves!» Tous protestèrent que cette démonstration leur paraissait incontestable. *Journ. asiat.*, III^e série, t. III, p. 167.

avec respect des trois premiers califes¹⁴, oublié une formule chiite, ou prononcé un fetfa selon le code de Mâlic. On exigeait des convertis une soumission à toute épreuve. Sous peine d'être égorgé comme un mécréant, le mari devait souffrir qu'on déshonorât sa femme en sa présence, après quoi il était obligé de se laisser souffleter et cracher au visage. Obaidallâh, il faut le dire à son honneur, tâchait parfois de réprimer la rage brutale de ses soldats, mais rarement il y réussissait. Ses sectaires, qui ne voulaient pas, disaient-ils, d'un Dieu invisible, le défièrent volontiers, conformément aux idées des Persans, qui enseignaient l'incarnation de la Divinité dans la personne du monarque; mais c'était à la condition qu'il leur permettrait de faire tout ce qu'ils voudraient. Rien n'égale les horreurs que ces barbares commirent dans les villes conquises. A Barca, leur général fit couper en morceaux et rôti quelques habitants de la ville; puis il en força d'autres à manger de cette chair; enfin, il fit jeter ces derniers dans le feu. Plongés dans une stupeur muette et ne croyant plus à une providence réglant les destinées humaines, les malheureux Africains ne mettaient leurs espérances qu'au delà de la tombe. «Puisque Dieu tolère tout cela, dit un pamphlétaire de l'époque¹⁵, il est clair qu'à ses yeux ce bas monde est trop méprisable pour qu'il daigne s'en occuper! Mais le jour dernier arrivera et alors Dieu jugera!»

Par leurs prétentions à la monarchie universelle, les Fatimides étaient dangereux pour tous les Etats musulmans, mais ils l'étaient surtout pour l'Espagne. De bonne heure ils avaient jeté leur dévolu sur ce riche et beau pays. A peine en possession des Etats des Aghlabides, Obaidallâh avait déjà entamé une négociation avec Ibn-Hafçoun, et ce dernier l'avait reconnu pour son souverain. Cette singulière alliance n'avait abouti à rien; mais les Fatimides ne s'étaient pas laissé rebuter. Leurs espions parcouraient la Péninsule en tous sens, sous le prétexte d'affaires de commerce, et l'on peut se former une idée de ce qu'ils rapportaient à leurs maîtres, quand on lit ce que l'un d'entre eux, Ibn-Haucal, écrivit dans la relation de ses voyages. A peine a-t-il commencé à parler de l'Espagne, qu'il s'exprime de cette manière¹⁶: «Ce qui étonne le plus les étrangers qui arrivent dans cette Péninsule, c'est qu'elle appartient encore au souverain qui y règne, car les habitants du pays sont des gens sans fierté et sans esprit; ils sont lâches, ils montent fort mal à cheval, ils sont tout à fait incapables de se défendre contre de bons soldats, et d'un autre côté, nos maîtres (que Dieu les bénisse!) savent fort bien ce que vaut ce pays, combien il rapporte en impôts, et quelles en sont les beautés et les délices.»

Que si les Fatimides réussissaient à mettre le pied sur le sol de l'Andalousie, il était certain qu'ils y trouveraient des partisans. L'idée de l'apparition prochaine du Mahdî s'était répandue en Espagne comme dans tout le reste du monde musulman. Déjà dans l'année 901, comme nous le raconterons plus tard, un prince de la maison d'Omaïya s'était attribué le rôle du Mahdî que l'on attendait; et dans un livre écrit une vingtaine d'années avant la fondation du califat fatimide¹⁷, on trouve une prédiction faite par le célèbre théologien Abdalmélic ibn-Habîb (+ 853), selon laquelle un descendant de Fatime viendrait régner en Espagne, conquerrait Constantinople (ville que l'on considérait encore comme la métropole du christianisme), tuerait tous les chrétiens mâles de Cordoue et des provinces voisines, et vendrait leurs femmes et leurs enfants, de sorte que l'on pourrait se procurer un garçon pour un fouet, et une jeune fille pour un éperon. Comme d'ordinaire, c'étaient surtout les gens des basses classes de la société qui croyaient à ces sortes de prophéties; mais même parmi les gens bien élevés, et notamment parmi les libres penseurs, les Fatimides auraient peut-être trouvé des adhérents. La philosophie avait pénétré en Espagne sous le règne de Mohammed, le cinquième sultan omaïyade¹⁸; mais on y voyait les philosophes de mauvais œil, car on y était beaucoup plus intolérant qu'en Asie, et les théologiens andalous, qui avaient fait le voyage d'Orient, ne parlaient qu'avec une sainte horreur

¹⁴ Obaidallâh faisait maudire, dans les prières publiques, tous les compagnons de Mahomet, à l'exception d'Alî et de quatre autres.

¹⁵ *Apud* Ibn-Adhârî, t. I, p. 295.

¹⁶ Man. de Leyde, p. 39.

¹⁷ *Tarîkh Ibn-Habîb*, p. 160.

¹⁸ Çâid de Tolède, fol. 246 r.

de la tolérance des Abbâsides, et surtout de ces réunions de savants de toutes les religions et de toutes les sectes, où l'on disputait sur des questions métaphysiques en mettant de côté toute révélation, et où les musulmans mêmes tournaient parfois le Coran en ridicule¹⁹. Le peuple détestait les philosophes, qu'il traitait d'impies, et les brûlait ou les lapidait très-volontiers²⁰. Les libres penseurs étaient donc forcés de dissimuler leurs sentiments, et naturellement cette contrainte leur pesait. Ne seraient-ils pas prêts à appuyer une dynastie dont les principes étaient conformes aux leurs? Il était permis de le croire, et les Fatimides, ce semble, en jugeaient ainsi; il nous paraît même qu'ils tâchèrent de fonder une loge en Espagne, et qu'à cet effet ils se servirent du philosophe Ibn-Masarra. Cet Ibn-Masarra était un panthéiste de Cordoue, qui avait surtout étudié les traductions de certains livres grecs que les Arabes attribuaient à Empédocle. Forcé de quitter sa patrie parce qu'on l'avait accusé d'impiété, il s'était mis à parcourir l'Orient, où il s'était familiarisé avec les doctrines des différentes sectes, et où il semble s'être affilié à la société secrète des Ismaéliens. Ce qui nous porte à le supposer, c'est la manière dont il se conduisit après son retour en Espagne, car alors, au lieu d'exposer ouvertement ses opinions, comme il l'avait fait dans sa jeunesse, il les cachait et faisait parade d'une grande dévotion, d'une austérité extrême; les chefs de la société secrète, nous le croyons du moins, lui avaient enseigné qu'il fallait attirer et séduire les gens par les dehors de l'orthodoxie et de la piété. Grâce au masque qu'il avait pris, grâce aussi à son éloquence entraînante, il sut tromper le vulgaire et attirer à ses leçons un grand nombre de disciples, qu'il conduisait lentement et pas à pas, de la foi au doute, et du doute à l'incrédulité; mais il ne réussit pas à duper le clergé, qui, justement alarmé, fit brûler, non pas le philosophe lui-même (Abdérâme III ne l'aurait pas permis), mais ses livres²¹.

Au reste, qu'Ibn-Masarra ait été ou non un émissaire des Ismaéliens (car il n'existe pas de témoignage formel à cet égard), toujours est-il que les Fatimides ne négligeaient aucun moyen pour se former un parti en Espagne, et que, jusqu'à un certain point, ils y réussirent²². Leur domination aurait été sans doute un bienfait pour les libres penseurs, mais elle aurait été un terrible fléau pour les masses, et particulièrement pour les chrétiens. Une phrase froidement barbare du voyageur Ibn-Haucal montre ce que ces derniers avaient à attendre de la part des fanatiques Ketâmiens. Après avoir remarqué que les chrétiens, qu'il trouva établis par milliers dans un grand nombre de villages, avaient souvent causé bien de l'embarras au gouvernement quand ils s'étaient mis en insurrection, Ibn-Haucal propose un moyen fort expéditif pour les mettre dorénavant dans l'impuissance de nuire: c'est de les exterminer jusqu'au dernier. Une telle mesure serait à ses yeux excellente, et la seule objection qui se présente à son esprit, c'est qu'il faudrait beaucoup de temps pour l'exécuter. Ce n'était donc, après tout, qu'une question de temps! Les Ketâmiens, on le voit, auraient réalisé à la lettre la prédiction d'Abdalmélic ibn-Habîb.

Voilà quel péril menaçait l'Espagne arabe du côté du Midi; celui auquel elle était exposée du côté du Nord, où le royaume de Léon grandissait de jour en jour, était plus grave encore.

Rien de plus humble que l'origine du royaume de Léon. Au VIII^e siècle, alors que la province qu'ils habitaient s'était déjà soumise aux musulmans, trois cents hommes, commandés par le brave Pélage, avaient trouvé un asile dans les hautes montagnes de l'est des Asturies. Une grande caverne leur servait de demeure. C'était celle de Covadonga. Fort élevée au-dessus du sol (on y monte aujourd'hui au moyen d'une espèce d'escalier de quatre-vingt-dix marches), elle se trouve dans un énorme rocher, au fond d'une vallée tortueuse, profondément ravinée par un torrent, et si étroitement resserrée entre

¹⁹ Voyez Homaidî, fol. 47 r. et v. J'ai donné une traduction de ce passage dans le *Journ. asiat.*, V^e série, t. II, p. 93. Comparez aussi sur les réunions dont il est question dans le texte, Abou-'l-mahâsin, t. I, p. 420, 421, et Masoudî, *apud* Chwolsohn, t. II, p. 622.

²⁰ Maccarî, t. I, p. 136.

²¹ Voyez sur Ibn-Masarra (883-931) le *Tarîkh al-hocamâ* (*apud* Amari, *Biblioteca Arabo-Sicula*, p. 614, 615), Ibn-Khâcân, *Matmah*, L. II, c. 11 (ce chapitre se trouve aussi chez Maccarî, t. II, p. 376), Homaidî, fol. 27 r., et Ibn-Hazm, *apud* Maccarî, t. II, p. 121. Le célèbre Zobaidî écrivit un livre pour réfuter les opinions de ce philosophe (Ibn-Khallicân, Fasc. VII, p. 61).

²² Abdérâme III, comme nous le raconterons plus loin, fit décapiter un prince de sa famille à cause de ses opinions chiites.

deux chaînes de rochers fort escarpés, qu'un homme à cheval peut à peine y pénétrer²³. Une poignée de braves pouvait donc aisément s'y défendre, même contre des forces très-supérieures. C'est ce que firent les Asturiens; mais leur existence était bien misérable, et quelques-uns de ses compagnons s'étant rendus, et d'autres étant morts faute de vivres, il y eut un instant où Pélage n'avait autour de lui que quarante personnes, parmi lesquelles se trouvaient dix femmes, et qui n'avaient pour toute nourriture que le miel que les abeilles déposaient dans les fentes du rocher. Alors les musulmans les laissèrent en paix, en se disant qu'après tout une trentaine d'hommes n'étaient pas à craindre, et que ce serait peine perdue que de s'aventurer pour eux dans cette dangereuse vallée, où tant de braves avaient déjà trouvé une mort sans gloire²⁴. Grâce à ce répit, Pélage put renforcer sa bande, et plusieurs fugitifs s'étant unis à lui, il reprit l'offensive et se mit à faire des incursions sur les terres des musulmans. Voulant mettre un terme à ces déprédations, le Berber Monousa, qui était alors gouverneur des Asturies, envoya contre lui un de ses lieutenants, nommé Alcama. Mais l'expédition d'Alcama fut fort malheureuse: ses soldats essayèrent une terrible défaite et lui-même fut tué. Le succès obtenu par la bande de Pélage enhardit les autres Asturiens; ils s'insurgèrent, et alors Monousa, qui n'avait pas assez de troupes pour réprimer cette révolte et qui craignait de se voir couper la retraite, abandonna Gijon, sa résidence, en prenant la route de Léon; mais à peine eut-il fait sept lieues qu'il fut attaqué à l'improviste, et quand il fut arrivé à Léon après avoir essuyé une perte très-considérable, ses soldats, entièrement découragés, refusèrent de retourner dans les âpres montagnes qui avaient été témoins de leurs malheurs²⁵.

Ayant ainsi secoué le joug de la domination étrangère, les Asturiens virent, quelque temps après, accroître leur puissance. Du côté de l'est, leur province confinait avec le duché de Cantabrie, qui n'avait point été soumis par les musulmans; et quand Alphonse qui y régnait et qui avait épousé la fille de Pelage, monta sur le trône des Asturies, les forces des chrétiens se trouvèrent presque doublées. Dès lors ils songèrent naturellement à refouler les conquérants encore davantage vers le Midi. Les circonstances leur vinrent en aide. Les Berbers, qui formaient la majorité de la population musulmane dans presque tout le Nord, embrassèrent les doctrines des non-conformistes, se mirent en insurrection contre les Arabes et les chassèrent; mais s'étant mis en marche contre le Midi, ils furent battus à leur tour et traqués comme des bêtes fauves. Déjà décimés par le glaive, ils le furent encore bien davantage par l'horrible famine qui, à partir de l'année 750, ravagea l'Espagne pendant cinq années consécutives. La plupart résolurent alors de quitter l'Espagne et d'aller rejoindre leurs contribuables qui demeuraient sur la côte d'Afrique. Profitant de cette émigration, les Galiciens s'insurgèrent en masse contre leurs oppresseurs dès l'année 751, et reconnurent Alphonse pour leur roi. Secondés par lui, ils massacrèrent un grand nombre de leurs ennemis et forcèrent les autres à se retirer sur Astorga. Dans l'année 753(4), les Berbers durent se retirer encore davantage vers le Midi. Ils évacuèrent Braga, Porto et Viseu, de sorte que toute la côte, jusqu'au delà de l'embouchure du Duero, se trouva affranchie du joug. Reculant toujours et ne pouvant se maintenir ni à Astorga, ni à Léon, ni à Zamora, ni à Ledesma, ni à Salamanque, ils se replièrent sur Coria, ou même sur Mérida. Plus à l'est, ils abandonnèrent Saldaña, Simancas, Ségovie, Avila, Oca, Osma, Miranda sur l'Ebre, Cenicero et Alesanco (tous les deux dans la Rioja). Les principales villes frontières du pays musulman furent dès lors, de l'ouest à l'est: Coïmbre sur le Mondego, Coria, Talavera et Tolède sur le Tage, Guadalaxara, Tudèle et Pampelune.

Ainsi la guerre civile et la terrible famine de 750 avaient affranchi une grande partie de l'Espagne de la domination musulmane, qui n'y avait duré qu'une quarantaine d'années. Mais Alphonse profita peu des avantages qu'il avait obtenus. Il parcourut le pays abandonné et passa au fil

²³ Moralès, qui écrivait sa *Corónica general* au XVI^e siècle, donne une description détaillée et fort pittoresque de cette vallée et de cette caverne (t. III, fol. 3 et 4).

²⁴ Maccari, t. II, p. 9, 10, 671, 672.

²⁵ Les chroniqueurs espagnols, qui ont fort exagéré l'importance des succès remportés par Pélage, prétendent aussi que Monousa fut tué pendant sa retraite. Il est certain au contraire que ce général survécut plusieurs années à sa déroute et qu'il mourut en Cerdagne. Voyez Isidore, c. 58, et comparez Ibn-Adhâri, t. II, p. 27, l. 15.

de l'épée les musulmans, peu nombreux sans doute, qu'il y trouva; mais n'ayant ni assez de serfs pour faire cultiver un pays aussi étendu, ni assez d'argent pour rebâtir les forteresses que les musulmans avaient toutes démantelées ou détruites avant leur départ, il ne put songer à en prendre possession et emmena avec lui les indigènes lorsqu'il retourna dans ses Etats. Il n'occupa que les districts les plus rapprochés de ses anciens domaines. C'étaient la Liébana (c'est-à-dire le sud-ouest de la province de Santander), la Vieille-Castille (nommée alors la Bardulie), la côte de la Galice et peut-être la ville de Léon. Tout le reste ne fut longtemps qu'un désert qui formait une barrière naturelle entre les chrétiens du Nord et les musulmans du Midi²⁶.

Mais ce qu'Alphonse I^{er} n'avait pu faire, ses successeurs le firent. Presque toujours en guerre contre les Arabes, ils firent de Léon leur capitale et rebâtirent peu à peu les villes et les forteresses les plus importantes. Dans la seconde moitié du IX^e siècle, alors que presque tout le Midi était en insurrection contre le sultan, ils reculèrent les bornes de leur Etat jusqu'au Duero, où ils élevèrent quatre places fortes, Zamora, Simancas, San Estevan de Gormaz et Osma, lesquelles formaient contre les musulmans une barrière presque infranchissable, tandis que le vaste mais triste et stérile pays qui s'étend entre le Duero et le Guadiana, n'appartenait ni aux Léonais, ni aux Arabes; on se le disputait encore²⁷. Du côté de l'ouest, les Léonais étaient plus rapprochés de leurs ennemis naturels, attendu que leurs frontières s'y étendaient jusqu'au delà du Mondego²⁸. Mais ces frontières, ils les dépassaient maintefois. Profitant de la faiblesse du sultan, ils poussaient des expéditions hardies jusqu'au delà du Tage et du Guadiana²⁹, et les tribus, pour la plupart berbères, qui demeuraient entre ces deux fleuves, pouvaient d'autant moins leur résister, qu'elles étaient le plus souvent en guerre entre elles³⁰. Force leur était donc de s'humilier devant les chrétiens et de se racheter du pillage.

Mais l'heure de la vengeance semblait enfin venue pour elles. Dans l'année 901, un prince de la maison d'Omaïya, Ahmed ibn-Moâwia, qui s'adonnait à l'étude des sciences occultes et qui aspirait au trône, s'annonça aux Berbers comme le Mahdî, et les excita à se ranger sous ses drapeaux, afin de marcher ensemble contre Zamora, ville qu'Alphonse III avait fait rebâtir, en 893, par les chrétiens de Tolède, ses alliés, et qui depuis lors était l'effroi des Berbers, car c'était de là que les Léonais venaient les piller, et c'était là encore qu'ils mettaient leur butin en sûreté, derrière sept fossés et sept murailles³¹. L'appel d'Ahmed fut couronné d'un succès immense. Ignorants et crédules, brûlant d'ailleurs du désir de prendre leur revanche, les Berbers vinrent se ranger en foule autour d'un prince qui faisait des miracles, peu compliqués au reste, et qui leur disait que les murailles de toutes les villes tomberaient à son approche. En peu de mois l'imposteur rassembla une armée de soixante mille hommes. Il la conduisit vers le Duero, et, arrivé près de Zamora, il fit parvenir au roi Alphonse III, qui se trouvait dans cette ville, une lettre fulminante et dans laquelle il le menaçait des effets de sa colère, si lui et ses sujets n'embrassaient pas sur-le-champ l'islamisme. Ayant entendu la lecture de cette lettre, Alphonse et ses grands frémirent d'indignation et de rage, et, voulant punir à l'instant même l'insolence de celui qui l'avait écrite, ils montèrent à cheval et vinrent l'attaquer. La cavalerie berbère alla à leur rencontre, et comme il n'y avait que peu d'eau dans le Duero (c'était en été, dans le mois de juin), le combat eut lieu dans le lit du fleuve. Le sort des armes ne fut pas favorable aux Léonais. Les Berbers les mirent en déroute, et leur fermant l'entrée de la ville, ils les poussèrent devant eux dans l'intérieur du pays.

²⁶ Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 126 et suiv.

²⁷ Chez Ahmed ibn-abî-Yacoub, qui écrivait vers l'année 890, Mérida (sur le Guadiana) est une ville frontière. Voyez de Goeje, *Specimen liter. exhibens descriptionem al-Magribi*, p. 16, l. 1-3 du texte arabe.

²⁸ Voir Mon. Sil., c. 42 à la fin, et *Chron. Conimbr. II*.

²⁹ *Chron. Albeld.*, c. 64. L'expression: *castra de Nepza*, dont se sert ce chroniqueur, signifie les châteaux de la tribu berbère de Nefza, laquelle habitait entre Truxillo et le Guadiana; voyez Ibn-Haiyân, fol. 99 r., et 101 v.

³⁰ Ibn-Haiyân, fol. 99 r.

³¹ Voyez Ibn-Haiyân, fol. 83 r., et comparez la description de Zamora que donne Masoudî (dans mes *Recherches*, t. I, p. 181).

Cependant l'issue de l'expédition fut tout autre qu'on ne le présageait en jugeant d'après ce premier combat. Le soi-disant Mahdî avait acquis un immense pouvoir sur ses soldats; croyant qu'il était au-dessous de sa position de donner des ordres de vive voix, il les donnait par signes, et l'on obéissait à ses moindres gestes avec la plus grande docilité; mais plus il imposait du respect aux simples soldats, plus il excitait contre lui la jalousie des chefs, qui pressentaient que si l'expédition réussissait, ils seraient supplantés par le soi-disant prophète, à la mission duquel ils ne croyaient guère. Aussi avaient-ils déjà cherché une occasion pour l'assassiner; ils ne l'avaient pas trouvée, mais pendant qu'ils poursuivaient l'ennemi, le plus puissant d'entre eux, Zalal ibn-Yaïch, le chef de la tribu de Nefza, déclara à ses amis qu'ils avaient fait une grande faute en battant les Léonais, et qu'il fallait la redresser avant qu'il ne fût trop tard. Il n'eut point de peine à les faire entrer dans ses sentiments, et ils résolurent tous de brouiller les affaires du Mahdî. Ils firent donc sonner la retraite, et, arrivés aux avant-postes, sur la rive droite du Duero, ils prirent les objets qui leur appartenaient en disant qu'ils avaient été battus et que l'ennemi était à leurs trousses. Leurs paroles trouvèrent créance, d'autant plus qu'ils n'avaient avec eux qu'une partie de leurs troupes, les autres n'ayant pas obéi à leur ordre ou ne l'ayant pas entendu. Une terreur panique s'empara des esprits. Cherchant leur salut dans une prompte fuite, un grand nombre de soldats coururent vers le Duero; ce que voyant, la garnison de Zamora fit une sortie et sabra plusieurs d'entre eux au moment où ils essayaient de franchir le fleuve. Toutefois les Léonais, arrêtés par le gros de l'armée musulmane qui se trouvait encore sur la rive gauche, ne furent pas en état, ni ce jour-là, ni le lendemain, de rendre décisif l'avantage qu'ils venaient de remporter. Mais la désertion, qui devenait de plus en plus générale parmi les troupes du Mahdî, leur vint en aide. Le Mahdî avait beau dire que Dieu lui avait promis la victoire, on ne le croyait plus, et le troisième jour, quand il se vit abandonné de presque tous ses soldats, lui-même perdit toute espérance. Ne voulant pas survivre à sa honte, il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, se jeta au milieu des ennemis, et trouva la mort qu'il cherchait. Sa tête fut clouée à une porte de Zamora³².

L'issue de cette campagne augmenta naturellement l'audace des Léonais. Comptant sur l'appui de Tolède et surtout sur la coopération du roi de Navarre, Sancho-le-Grand, qui venait de donner à son pays une importance qu'il n'avait pas eue jusque-là, ils regardaient de plus en plus l'Espagne musulmane comme une proie qui ne pouvait leur échapper. Tout les poussait vers le Midi. Pauvres à un tel degré qu'ils échangeaient encore, faute de numéraire, des objets contre d'autres objets³³, et instruits par leurs prêtres, auxquels ils étaient aveuglément dévoués et qu'ils comblaient de dons, à regarder la guerre contre les infidèles comme le plus sûr moyen de conquérir le ciel, ils cherchaient dans l'opulente Andalousie et les biens de ce monde et ceux de l'autre. L'Andalousie échapperait-elle à leur domination? Si elle succombait, le sort des musulmans serait terrible. Fanatiques et cruels, les Léonais donnaient rarement quartier; d'ordinaire, quand ils avaient pris une ville, ils passaient tous les habitants au fil de l'épée. Quant à une tolérance comme celle que les musulmans accordaient aux chrétiens, il ne fallait pas l'attendre d'eux. Que deviendrait d'ailleurs la brillante civilisation arabe, qui se développait de plus en plus, sous la domination de ces barbares qui ne savaient pas lire; qui, quand ils voulaient faire arpenter leurs terres, devaient se servir de Sarrasins³⁴, et qui, quand ils parlaient d'une *bibliothèque*, entendaient par là l'Écriture sainte?

On le voit: la tâche qui attendait Abdérame III au commencement de son règne, était belle et grande: elle consistait à sauver sa patrie et la civilisation elle-même; mais elle était extrêmement difficile. Le prince avait à conquérir ses propres sujets, et à repousser, d'un côté les barbares du Nord, dont l'insolence s'était accrue au fur et à mesure que l'empire musulman avait faibli, de l'autre les barbares du Midi, qui en un clin d'œil s'étaient emparés d'un vaste Etat et qui croyaient avoir bon marché des Andalous. Abdérame comprit sa mission. Nous avons déjà vu de quelle manière il

³² Ibn-Haiyân, fol. 98 v. -102 v.; Sampiro, c. 14.

³³ Charte chez Sota, Escr. 1; autre charte (de l'année 993) dans l'*Esp. sagr.*, t. XIX, p. 383.

³⁴ Charte chez Berganza, t. I, p. 197, col. 2, l. 6.

conquit et pacifia son propre royaume; nous allons voir à présent comment il s'y prit pour faire face aux ennemis du dehors.

II

Lors même qu'Abdérâme III n'aurait pas eu l'intention de tourner ses armes contre les Léonais, ceux-ci l'y auraient forcé, car dans l'année 914, leur roi, l'intrépide Ordoño II, commença les hostilités en mettant à feu et à sang le territoire de Mérida. S'étant emparé de la forteresse d'Alanje, il passa au fil de l'épée tous les défenseurs de la place, et réduisit en servitude leurs femmes et leurs enfants. Alors les habitants de Badajoz s'effrayèrent. Craignant de partager le sort de leurs voisins, ils rassemblèrent une foule d'objets précieux, et, ayant leur prince à leur tête, ils allèrent supplier le roi chrétien de vouloir bien les accepter. Ordoño y consentit; puis, victorieux et regorgeant de butin, il repassa le Tage et le Duero, et, de retour à Léon, il donna à la Vierge une preuve de sa reconnaissance en lui fondant une église³⁵.

Comme les habitants des districts qu'Ordoño avait pillés n'étaient pas encore rentrés dans l'obéissance, Abdérâme, s'il l'avait voulu, aurait pu fermer les yeux sur ce qui s'était passé. Mais telle n'était pas sa manière de voir. Comprenant fort bien qu'il lui fallait conquérir les cœurs de ses sujets rebelles en leur montrant qu'il était en état de les défendre, il résolut de punir le roi de Léon. A cet effet il envoya contre lui, en juillet 916, une armée commandée par Ibn-abî-Abda, le vieux général de son aïeul. L'expédition d'Ibn-abî-Abda, la première depuis celle que le soi-disant Mahdî avait entreprise quinze années auparavant, ne fut à vrai dire qu'une razzia; mais dans cette razzia les musulmans firent un ample butin³⁶. L'année suivante, Abdérâme, vivement sollicité par les habitants des frontières qui se plaignaient de ce que les Léonais avaient brûlé tous les faubourgs de Talavera (sur le Tage), donna l'ordre à Ibn-abî-Abda de se mettre encore une fois en campagne et d'aller assiéger l'importante forteresse de San Estevan (de Gormaz), que l'on appelait aussi Castro-Moros³⁷. L'armée était nombreuse, et elle se composait en partie de mercenaires africains qu'Abdérâme avait fait venir de Tanger. Aussi l'expédition promettait d'être heureuse. Etroitement bloquée, la garnison de San Estevan fut bientôt réduite à l'extrémité, et elle était déjà sur le point de se rendre, lorsque Ordoño vint à son secours. Il attaqua Ibn-abî-Abda. Malheureusement pour lui, ce général avait dans son armée, non-seulement des soldats de Tanger, mais aussi un grand nombre d'habitants des frontières, et l'on ne pouvait compter ni sur la fidélité ni sur la bravoure de ces hommes, moitié Berbers, moitié Espagnols, qui jetaient les hauts cris quand les Léonais venaient les piller, et qui prétendaient alors que le sultan devait les protéger, mais qui n'aimaient ni à se défendre eux-mêmes, ni à obéir au monarque. Cette fois encore ils se laissèrent battre, et leur retraite précipitée jeta un effroyable désordre dans les rangs de toute l'armée. Voyant que la bataille était perdue, le brave Ibn-abî-Abda aima mieux mourir à son poste que de chercher son salut dans la fuite; plusieurs de ses soldats, qui pensaient comme lui, se rangèrent à ses côtés, et tous succombèrent sans reculer sous les coups des chrétiens. Au rapport des historiens arabes, le reste de l'armée parvint à se rallier et arriva en assez bon ordre sur le territoire musulman; mais les chroniqueurs chrétiens racontent au contraire que la déroute des musulmans fut si complète que partout, depuis le Duero jusqu'à Atienza, les collines, les bois et les champs étaient jonchés de leurs cadavres³⁸.

Sans se laisser décourager, Abdérâme prit aussitôt des mesures pour réparer ce désastre; mais pendant qu'il faisait des préparatifs pour une nouvelle campagne qui aurait lieu l'année suivante, les affaires d'Afrique captivèrent son attention.

Bien qu'il ne fût pas encore en guerre contre les Fatimides, et que ceux-ci, occupés de la conquête de la Mauritanie, ne lui eussent pas donné des sujets de plainte, il prévoyait cependant que,

³⁵ Mon. Sil., c. 44, 45; Ibn-Khaldoun, fol. 14 v. J'ai suivi ce dernier auteur pour ce qui concerne la date.

³⁶ Arîb, t. II, p. 176; Ibn-Khaldoun, fol. 14 v.

³⁷ Voyez Arîb, t. II, p. 186, l. 3 et 4.

³⁸ Arîb, t. II, p. 177, 178; Sampiro, c. 17; Mon. Sil., c. 46, 47.

cette guerre terminée, ils tourneraient aussitôt leurs armes contre l'Espagne. Il regarda donc comme un devoir de secourir la Mauritanie autant que possible, et de faire en sorte que ce pays restât, pour ainsi dire, le boulevard de l'Espagne contre les Fatimides. D'un autre côté, il devait éviter de se mettre trop tôt en guerre ouverte contre cette dynastie, car tant qu'il n'aurait pas dompté l'insurrection dans son propre empire et forcé les chrétiens du Nord à implorer la paix, il risquerait trop s'il s'exposait à une descente des Fatimides sur la côte andalouse. Tout ce qu'il pouvait faire dans les circonstances données, c'était d'encourager et d'aider sous main les princes qui avaient la volonté de se défendre contre les envahisseurs de leur pays.

Déjà dans l'année 917, il eut l'occasion de le faire, alors que le prince de Nécour³⁹ fut attaqué par les Fatimides. D'origine arabe, la famille de ce prince avait régné sur Nécour et son territoire depuis le temps de la conquête; elle s'était toujours distinguée par son attachement à la religion, et depuis que deux de ses princesses, faites prisonnières par les pirates normands, avaient été rachetées par le sultan Mohammed⁴⁰, elle n'avait jamais cessé d'entretenir avec l'Espagne les relations les plus amicales. Un cadet de cette maison, qui, en pieux faqui qu'il était, avait fait quatre fois le pèlerinage de la Mecque, était même venu en Espagne, sous le règne d'Abdallâh, pour y prendre part à la guerre sainte. Attaqué par Ibn-Hafçoun après son débarquement, il était arrivé seul dans le camp du sultan, tous les hommes de son escorte ayant été tués, et à son tour il avait trouvé la mort en combattant contre Daisam, le chef de la province de Todmîr.

Le prince qui régnait sur Nécour lorsque les Fatimides portèrent leurs armes dans la Mauritanie, s'appelait Saïd II. Sommé de se soumettre, il refusa de le faire; mais lui, ou plutôt son poète lauréat, un Espagnol, eut l'imprudence de joindre l'outrage au refus. Il faut savoir qu'au bas de sa sommation le calife avait fait écrire quelques vers, dont le sens était que, si les habitants de Nécour ne voulaient pas se soumettre, il les exterminerait, mais que, s'ils obéissaient, il ferait régner la justice dans leur pays. Or le poète lauréat, Ahmas de Tolède, répondit à ces vers par ceux-ci:

Tu en as menti, j'en jure par le temple de la Mecque! Non, tu ne sais pas pratiquer la justice, et jamais l'Eternel n'a entendu de ta bouche une parole sincère ou pieuse. Tu n'es qu'un hypocrite, un mécréant; prêchant des rustres, tu mutiles la sonna qui doit être la règle de toutes nos actions. Nous mettons notre ambition dans les choses nobles et grandes, parmi lesquelles la religion de Mahomet occupe le premier rang; toi, au contraire, tu mets la tienne dans des choses basses et viles⁴¹!

Piqué au vif, le calife Obaidallâh envoya aussitôt à Meççâla, le gouverneur de Tâhort, l'ordre d'aller attaquer Nécour. N'ayant point de citadelle qui pût lui offrir un asile, le vieux Saïd II alla à la rencontre de l'ennemi et l'arrêta pendant trois jours; mais, trahi par un de ses capitaines, il mourut enfin sur le champ de bataille avec presque tous les siens (917). Alors Meççâla prit possession de Nécour, où il passa les hommes au fil de l'épée, après quoi il réduisit leurs femmes et leurs enfants en servitude.

Avertis par leur père, trois fils de Saïd avaient eu le temps de s'embarquer et de faire voile vers Malaga. Dès qu'ils furent arrivés dans ce port, Abdérame III donna les ordres nécessaires afin qu'on leur fît un accueil des plus honorables. En même temps il leur fit dire que s'ils voulaient venir à Cordoue, il serait charmé de les y recevoir, mais qu'il ne voulait les contrarier en rien et que par conséquent ils pouvaient demeurer à Malaga si tel était leur désir. Les princes lui répondirent qu'ils aimaient mieux rester aussi près que possible du théâtre des événements, parce qu'ils espéraient retourner bientôt dans leur patrie. Cette espérance n'était pas trompeuse. Ayant repris la route de Tâhort après avoir passé six mois à Nécour, Meççâla avait confié le commandement de cette dernière ville à un officier ketâmien, nommé Dhaloul. Celui-ci fut abandonné de la plupart de ses soldats,

³⁹ Nécour était une ville du Rif marocain, à cinq lieues de la mer.

⁴⁰ Voyez mes *Recherches*, t. II, p. 285, 293, 294.

⁴¹ Voyez ce que j'ai dit sur le texte et le sens de ces vers, dans les *Annales de Göttingue*, année 1858, p. 1091, 1092, en rendant compte de l'Ibn-Khaldoun de M. de Slane.

et alors les princes, que leurs partisans tenaient au courant de tout ce qui se passait, équipèrent des vaisseaux et partirent pour Nécour, après avoir arrêté entre eux que la couronne appartiendrait à celui qui y arriverait le premier. Çâlih, le plus jeune des trois, devança ses frères. Les Berbers de la côte le reçurent avec enthousiasme, et, l'ayant proclamé émir, ils marchèrent contre Nécour, où ils massacrèrent Dhaloul et ses soldats. Maître du pays, le prince, Çâlih III, s'empessa d'écrire à Abdérame III pour le remercier de son accueil et pour lui annoncer sa victoire. En même temps il fit proclamer la souveraineté de ce monarque dans toute l'étendue de ses Etats, et de son côté Abdérame lui envoya des tentes, des bannières et des armes⁴².

Si les affaires de Nécour eussent pu faire oublier à Abdérame qu'il avait encore à venger la déroute de son armée et la mort de l'intrépide Ibn-abî-Abda, dont Ordoño avait fait clouer la tête à la muraille de San Estevan, côte à côte d'une hure de sanglier⁴³, les chrétiens auraient pris soin de le rappeler à son devoir, car dans le printemps de l'année 918, Ordoño II et son allié, Sancho de Navarre, ravagèrent les environs de Najera et de Tudèle, après quoi Sancho prit le faubourg de Valtierra et brûla la grande mosquée de cette forteresse⁴⁴. Abdérame confia maintenant le commandement de son armée au hâdjib Bedr, et il envoya aux habitants des frontières l'ordre de rejoindre les drapeaux, en les excitant à profiter de cette occasion pour laver la honte dont ils s'étaient couverts l'année précédente. Le 7 juillet on partit de Cordoue, et quand on fut arrivé sur le territoire léonais, on attaqua hardiment l'armée ennemie qui s'était retranchée dans les montagnes. Deux fois, le 13 et le 15 août, on se livra bataille près d'un endroit qui s'appelait Mutonia⁴⁵, et deux fois les musulmans remportèrent une victoire éclatante. Les Léonais, comme leurs propres chroniqueurs l'attestent, durent se consoler en disant avec David que les armes sont journalières⁴⁶.

Abdérame avait ainsi réparé la honte de sa défaite; mais ne croyant pas encore les Léonais suffisamment humiliés, et brûlant d'ailleurs du désir d'avoir sa part des lauriers que ses généraux cueillaient dans la guerre contre les infidèles, il prit lui-même le commandement de son armée au commencement de juin 920. Une ruse le rendit maître d'Osma. Le seigneur qui commandait dans cette place lui avait fait les promesses les plus brillantes pour le cas où il voudrait le laisser en repos et porter ses armes d'un autre côté. Abdérame profita de la lâcheté de cet homme. Feignant de prêter l'oreille à ses ouvertures, il se porta vers l'Ebre par la route de Medinaceli; mais prenant tout à coup à gauche et s'acheminant vers le Duero, il envoya en avant un corps de cavalerie avec l'ordre de piller et de ravager les environs d'Osma. Surprise de l'apparition soudaine de l'ennemi, la garnison d'Osma se hâta d'aller chercher un refuge dans les bois et dans les montagnes, de sorte que les musulmans entrèrent dans la forteresse sans coup férir. L'ayant brûlée, ils allèrent attaquer San Estevan de Gormaz. Là aussi ils ne trouvèrent point de résistance, la garnison ayant pris la fuite à leur approche. La forteresse fut détruite, de même que le château d'Alcubilla qui se trouvait dans son voisinage. Cela fait, les musulmans marchèrent contre Clunia, ville fort ancienne et dont il ne reste aujourd'hui que des ruines, mais importante alors. Il semblait que les Léonais se fussent donné le mot pour ne résister nulle part, car les musulmans trouvèrent Clunia entièrement abandonnée. Ils y détruisirent une grande partie des maisons et des églises.

Cédant aux sollicitations des musulmans de Tudèle, Abdérame résolut alors de tourner ses armes contre Sancho de Navarre. Marchant lentement afin de ne pas trop fatiguer ses troupes, il employa cinq jours pour se porter de Clunia à Tudèle; puis, ayant mis un corps de cavalerie sous les ordres de Mohammed ibn-Lope, le gouverneur de Tudèle, il lui enjoignit d'aller attaquer la forteresse de Carcar, que Sancho avait fait bâtir pour contenir les habitants de Tudèle et les vexer.

⁴² Arîb, t. I, p. 177, 178; Becrî, p. 94-97 éd. de Slane; Ibn-Adhârî, t. I, p. 178-183; Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbers*, t. I, p. 282-285 du texte.

⁴³ Mon. Sil., c. 47.

⁴⁴ Arîb, t. II, p. 179.

⁴⁵ Le texte d'Arîb montre que telle est la véritable leçon, mais on ignore la situation de cet endroit.

⁴⁶ Arîb, t. II, p. 179-181; Sampiro, c. 18.

Les musulmans la trouvèrent abandonnée, de même que Calahorra, d'où Sancho lui-même s'était précipitamment enfui pour aller se jeter dans Arnedo; mais quand ils eurent passé l'Ebre, Sancho vint attaquer leur avant-garde. Le combat s'étant engagé, les musulmans montrèrent qu'ils pouvaient faire autre chose encore que de prendre, de piller et de brûler des forteresses sans défenseurs: ils mirent l'ennemi en pleine déroute et le forcèrent d'aller chercher un refuge dans les montagnes. L'avant-garde avait suffi pour obtenir ce beau succès; Abdérame, qui se tenait au centre, ignorait même qu'elle eût été aux prises avec l'ennemi; les têtes coupées qu'on lui présenta, le lui apprirent.

Battu et hors d'état de résister seul aux musulmans, Sancho demanda et obtint la coopération d'Ordoño. Les deux rois résolurent alors d'attaquer, soit l'avant-garde, soit l'arrière-garde des ennemis, selon que les circonstances le leur permettraient. En attendant, les chrétiens, qui ne quittaient pas les montagnes, se tenaient sur les flancs des colonnes musulmanes qui traversaient les défilés et les vallons. Voulant effrayer leurs adversaires, ils poussaient de temps en temps de grands cris, et profitant de l'avantage que leur donnait le terrain, ils en massacraient parfois quelques-uns. L'armée musulmane se trouvait évidemment dans une situation dangereuse; elle avait affaire à des montagnards agiles et intrépides, qui se souvenaient fort bien du désastre que leurs ancêtres avaient causé à la grande armée de Charlemagne dans la vallée de Roncevaux, et qui guettaient l'occasion pour traiter celle d'Abdérame de la même manière. Le sultan ne s'aveuglait pas sur le péril qui le menaçait, et quand il fut arrivé dans la vallée qui, à cause des joncs qui la couvraient, s'appelait Junquera⁴⁷, il donna l'ordre de faire halte et de dresser les tentes. Alors les chrétiens commirent une faute immense: au lieu de rester sur les montagnes, ils descendirent dans la plaine et acceptèrent audacieusement le combat que les musulmans leur offraient. Ils payèrent leur témérité d'une terrible défaite. Les musulmans les poursuivirent jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit les dérobat à leurs regards, et firent prisonniers plusieurs de leurs chefs, parmi lesquels se trouvaient deux évêques, Hermogius de Tuy et Dulcidius de Salamanque, qui, selon l'usage de cette époque, avaient endossé le harnais de guerre.

Cependant plus de mille chrétiens avaient trouvé un asile dans la forteresse de Muez. Abdérame la cerna, la prit et fit couper la tête à tous les défenseurs de la place.

Détruisant les forteresses et ne trouvant nulle part de la résistance, les musulmans parcoururent la Navarre en vainqueurs, et ils pouvaient se vanter d'avoir tout brûlé dans un espace de dix milles carrés. Le butin qu'ils firent, surtout en vivres, était prodigieux: dans leur camp le blé se vendait presque pour rien, et ne pouvant emporter toutes les provisions dont ils s'étaient emparés, ils furent obligés d'en brûler une grande partie.

Victorieux et couvert de gloire, Abdérame commença sa retraite le 8 septembre. Arrivé à Atienza, il prit congé des soldats des frontières, qui s'étaient fort bien conduits dans la bataille de Val de Junquera, et auxquels il distribua des présents. Puis il s'achemina vers Cordoue, où il arriva le 24 septembre, après une absence de trois mois⁴⁸.

Abdérame avait le droit de se flatter de l'espoir que cette glorieuse campagne ôterait pour longtemps aux chrétiens le désir de faire des incursions sur le territoire musulman; mais il avait affaire à des ennemis qui ne se laissaient pas aisément décourager. Dès l'année 921⁴⁹, Ordoño fit de nouveau une razzia, et s'il fallait en croire un chroniqueur chrétien, qui exagère peut-être les succès remportés alors par ses compatriotes, le roi de Léon se serait même avancé jusqu'à une journée de Cordoue⁵⁰. Deux années après, Ordoño prit Najera⁵¹, tandis que son allié, Sancho de Navarre, se rendait maître

⁴⁷ Entre Estella et Pampelune, ou, plus précisément encore, entre Muez et Salinas de Oro.

⁴⁸ Arîb, t. II, p. 183-189; Ibn-Khaldoun, fol. 13 v., 14 v.; Sampiro, c. 18; Raguel, *Vita vel passio Sancti Pelagii* (collection de Schot, t. IV, p. 348).

⁴⁹ C'est dans cette année que l'expédition d'Ordoño doit avoir eu lieu, car Sampiro dit qu'en retournant à Zamora, le roi trouva sa femme morte, et d'un autre côté il est certain que la reine mourut dans l'été de 921; voyez *Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 269.

⁵⁰ Sampiro, c. 18.

⁵¹ Sampiro, c. 19.

de Viguera, ce dont il était si orgueilleux qu'il s'écria avec le prophète: «Je les ai dispersés, je les ai forcés d'aller chercher un refuge dans des royaumes lointains et inconnus⁵².»

La prise de Viguera causa une grande consternation dans l'Espagne musulmane, car on y racontait que tous les défenseurs de la place, parmi lesquels il y en avait qui appartenaient aux plus illustres familles, avaient été massacrés⁵³; et lors même qu'Abdérâme ne l'aurait pas désiré, il aurait été contraint par l'opinion publique à tirer vengeance de ce désastre. Mais il n'avait pas besoin d'une telle impulsion. Exaspéré et furieux, il ne voulut pas même attendre le retour de la saison où les campagnes commençaient d'ordinaire, et dès le mois d'avril de l'année 924, il quitta Cordoue à la tête de son armée, «afin d'aller venger Dieu et la religion sur la race impure des mécréants,» comme s'exprime un chroniqueur arabe. Le 10 juillet il arriva sur le territoire navarrais; mais la terreur qu'inspirait son nom était si grande, que les ennemis abandonnaient partout leurs forteresses à son approche. Il passa donc par Carcar, Peralta, Falces et Carcastillo, en pillant et brûlant tout ce qui se trouvait sur son passage; puis il s'enfonça dans l'intérieur du pays en se dirigeant vers la capitale. Sancho tenta bien de l'arrêter dans les défilés; mais chaque fois qu'il l'essaya, il fut repoussé avec perte, et Abdérâme arriva sans encombre à Pampelune, dont les habitants n'avaient pas osé l'attendre. Il fit détruire une foule des maisons de la ville, de même que la cathédrale qui attirait chaque année de nombreux pèlerins. Puis il ordonna de démolir une autre église, que Sancho avait fait bâtir à grands frais sur une montagne du voisinage et pour laquelle il avait une grande vénération. Aussi fit-il des efforts inouïs pour la sauver, mais il n'y réussit pas. Plus tard il ne fut pas plus heureux. Ayant reçu des renforts de la Castille, il attaqua deux fois l'armée musulmane qui avait repris sa marche, et deux fois il fut repoussé avec perte. Les musulmans au contraire perdirent très-peu de soldats dans cette glorieuse campagne, qu'ils appelèrent celle de Pampelune⁵⁴.

Le roi de Navarre, naguère si orgueilleux, était maintenant humilié et réduit pour longtemps à l'impuissance. Du côté de Léon, Abdérâme n'avait non plus rien à craindre pour le moment. Le brave Ordoño II était déjà mort avant le commencement de la campagne de Pampelune⁵⁵. Son frère Froïla II, qui lui succéda, ne régna qu'une année, pendant laquelle il n'entreprit rien contre les musulmans si ce n'est qu'il fournit quelques renforts à Sancho de Navarre. Après sa mort (925), Sancho et Alphonse, fils d'Ordoño II, se disputèrent la couronne. Soutenu par Sancho de Navarre, dont il avait épousé la fille, Alphonse, quatrième du nom, l'emporta. Mais Sancho ne se laissa pas décourager. Ayant rassemblé de nouveau une armée et s'étant fait couronner à Saint-Jacques-de-Compostelle, il vint assiéger Léon, prit cette ville et enleva le trône à son frère (926). Plus tard, en 928, Alphonse reconquit la capitale avec le secours des Navarrais; mais Sancho sut se maintenir en possession de la Galice⁵⁶.

Abdérâme ne se mêla point de cette longue guerre civile. Laisant les chrétiens s'entr'égorger puisque tel était leur bon plaisir, il profita du répit qu'ils lui donnaient pour écraser presque partout l'insurrection dans ses propres Etats, et maintenant qu'il touchait au but de ses souhaits, il fut d'avis qu'il lui convenait de prendre un autre titre. Les Omayyades d'Espagne s'étaient contentés jusque-là de celui de sultan, d'émir ou de fils des califes. Croyant que le nom de calife n'appartenait qu'au souverain qui avait les deux villes saintes, la Mecque et Médine, en son pouvoir⁵⁷, ils l'avaient laissé aux Abbâsides, tout en les considérant toujours comme leurs ennemis. Mais à présent que les Abbâsides étaient tenus en tutelle par leurs maires du palais, les émirs al-oméra, et que leur pouvoir ne s'étendait plus que sur Bagdad et son territoire, les gouverneurs des provinces s'étant rendus indépendants, il n'y avait plus de raison qui pût empêcher les Omayyades de prendre une qualification dont ils avaient

⁵² Sancho cite ce texte dans un privilège donné après la prise de Viguera. *Esp. sagr.*, t. XXXIII, p. 466.

⁵³ Ce bruit n'était vrai qu'en partie; quelques nobles, mais en petit nombre, réussirent à se sauver. – Comparez Arîb, t. II, p. 195, avec Ibn-Haiyân, fol. 15 r.

⁵⁴ Arîb, t. II, p. 196-201; Ibn-Khaldoun, fol. 13 v.

⁵⁵ En 311 de l'Hégire (Arîb, t. II, p. 195), et par conséquent avant le 9 avril 924.

⁵⁶ Voir mes *Recherches*, t. I, p. 154-163.

⁵⁷ Ibn-Khordâdbeh, man. d'Oxford, p. 90.

besoin pour imposer du respect à leurs sujets et surtout aux peuplades africaines. Abdérame ordonna donc, dans l'année 929, qu'à partir du vendredi 16 janvier, on lui donnât dans les prières et dans les actes publics les titres de calife, de commandeur des croyants et de défenseur de la foi (*an-nâcir lidîni'llâh*)⁵⁸.

En même temps il porta toute son attention sur l'Afrique. Il entama une négociation avec Mohammed ibn-Khazer, le chef de la tribu berbère de Maghrâwa, qui avait déjà mis en fuite les troupes des Fatimides et tué leur général Meççâla de sa propre main. L'alliance contractée, Mohammed ibn-Khazer expulsa les Fatimides du Maghrib central, (c'est-à-dire des provinces actuelles d'Alger et d'Oran), et fit reconnaître dans cette contrée la souveraineté du monarque espagnol. Ce dernier réussit aussi à détacher du parti des Fatimides le vaillant chef des Micnésa, Ibn-abî-'l-Afia, qui jusque-là avait été leur plus solide appui, et comme il sentait le besoin d'avoir une forteresse sur la côte d'Afrique, il se fit céder Ceuta (931).

Les chrétiens du Nord semblaient avoir pris à tâche de laisser au calife tout le loisir nécessaire, afin qu'il pût se vouer tout entier aux affaires africaines. Leur première guerre civile étant terminée par la mort de Sancho, arrivée en 929, ils en commencèrent une autre en 931. Dans cette année, Alphonse IV, plongé dans la désolation par la mort de sa femme⁵⁹, abdiqua la couronne en faveur de son frère Ramire, deuxième du nom, et prit le froc dans le cloître de Sahagun; mais bientôt après, s'apercevant qu'il n'était pas fait pour la monotonie de la vie monastique, il quitta son cloître et se fit proclamer roi à Simancas. Ce fut, aux yeux des prêtres, un énorme scandale; aussi menacèrent-ils Alphonse des tourments de l'enfer s'il ne reprenait pas l'habit monacal. Il le fit enfin; mais d'un caractère faible et variable, il s'en repentit aussitôt et jeta pour la seconde fois le froc aux orties. Profitant de l'absence de Ramire II, qui était allé secourir Tolède⁶⁰, investie alors par les troupes du calife, il se présenta devant Léon et se rendit maître de cette ville. Ramire revint en toute hâte, assiégea Léon à son tour, et s'en empara; puis, voulant mettre son frère hors d'état de lui disputer dorénavant la couronne, il lui fit crever les yeux, ainsi qu'à ses trois cousins germains, les fils de Froïla II, qui avaient pris part à cette révolte (932)⁶¹.

Pour Abdérame tout changea de face alors. Le temps où il n'avait pas à se préoccuper du royaume de Léon était passé. Belliqueux autant que brave, Ramire nourrissait contre les musulmans une haine farouche et implacable. Son premier soin fut de secourir Tolède, cette fière république, qui, seule dans toute l'Espagne musulmane, bravait encore les armes du calife, et qui avait été jusque-là l'alliée fidèle et le bouclier du royaume de Léon. Il se mit donc en campagne, et comme Madrid se trouvait sur sa route, il attaqua cette cité et la prit⁶². Cependant il ne réussit pas à sauver Tolède. Une partie de l'armée qui assiégeait cette ville étant allée à sa rencontre, il fut obligé de rebrousser chemin et d'abandonner Tolède à son sort⁶³. Ayant ainsi perdu sa dernière espérance, la ville, comme nous l'avons vu dans le livre précédent, ne tarda pas à se rendre. L'année suivante (933), Ramire fut plus heureux. Informé par Ferdinand Gonzalez, le comte de Castille, que l'armée musulmane menaçait Osma, il alla à la rencontre de l'ennemi et le mit en déroute⁶⁴. Abdérame prit sa revanche en 934. Il aurait voulu que les plaines autour d'Osma, qui naguère avaient été témoins d'une défaite, fussent maintenant témoins d'une victoire; mais il essaya en vain de faire sortir Ramire de la forteresse; le roi de Léon jugea prudent de ne point accepter la bataille que les musulmans lui offraient. Ayant alors laissé devant Osma un corps chargé de l'investir, Abdérame continua sa marche vers le nord. En route, mainte cruauté fut commise, surtout par les régiments africains, qui, en pays ennemi, ne

⁵⁸ Arîb, t. II, p. 211, 212; Ibn-Adhârî, t. II, p. 162.

⁵⁹ Voyez *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 241.

⁶⁰ Comparez Arîb, t. II, p. 220.

⁶¹ Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 164-166.

⁶² Sampiro, c. 22.

⁶³ Arîb, t. II, p. 222.

⁶⁴ Sampiro, c. 22.

respectaient rien. Près de Burgos, ils massacrèrent tous les moines de Saint-Pierre-de-Cardègne, au nombre de deux cents⁶⁵. Burgos, la capitale de la Castille, fut détruite. Un grand nombre de forteresses eurent le même sort⁶⁶.

Quelque temps après, toutefois, les affaires prirent dans le Nord un aspect fort menaçant. Une ligue formidable s'y forma contre le calife, et le gouverneur de Saragosse, Mohammed ibn-Hâchim le Todjîbite, en était le plus ardent promoteur.

Les Beni-Hâchim, qui habitaient l'Aragon depuis le temps de la conquête, avaient rendu d'utiles services au sultan Mohammed à l'époque où les Beni-Casî étaient encore tout-puissants dans cette province, et depuis plus de quarante ans la dignité de gouverneur ou de vice-roi de la Frontière supérieure était héréditaire dans leur famille. Elle était à peu près la seule à laquelle Abdérame III, qui avait enlevé toute influence à la noblesse arabe, eût laissé son éclat et sa haute position. Toutefois, Mohammed ibn-Hâchim n'était pas content du calife, et soit qu'il eût à cœur de venger les injures de sa caste, soit qu'il ne vît dans la bienveillance d'Abdérame à son égard qu'un calcul dicté par la peur, soit enfin qu'il rêvât un trône pour lui et ses enfants, il s'était mis à négocier avec le roi de Léon, et lui avait promis que, s'il voulait l'aider contre le calife, il le reconnaîtrait pour son suzerain. Ramire avait prêté l'oreille à ses ouvertures, et pendant la campagne de 934, Mohammed s'était mis en rébellion ouverte en refusant de se joindre à l'armée musulmane. Trois années plus tard, il reconnut la suzeraineté de Ramire. Quelques-uns de ses généraux refusèrent de le suivre sur la route de la trahison et rompirent avec lui; mais alors Ramire arriva avec ses troupes dans la province, assiégea et prit les forteresses qui tenaient encore pour le calife, et les livra à Mohammed. Cela fait, Ramire et Mohammed conclurent une alliance avec la Navarre, où régnait alors Garcia, sous la tutelle de sa mère Tota, la veuve de Sancho-le-Grand.

Ainsi tout le Nord était ligué contre le calife. Le danger, qui semblait conjuré naguère, renaissait. Le calife y fit face avec son énergie habituelle.

S'étant mis à la tête de son armée dans l'année 957, il marcha d'abord contre Calatayud, où commandait Motarrif, un parent de Mohammed, et dont la garnison se composait en partie de chrétiens de l'Alava, envoyés par Ramire. Motarrif fut tué dans la première escarmouche. Son frère Hacam lui succéda dans le commandement; mais ayant été obligé d'évacuer la ville et de se retirer dans la citadelle, il se mit à traiter, et, ayant stipulé une amnistie pour lui et pour ses soldats musulmans, il livra la citadelle au calife. Les Alavais, qui n'étaient pas compris dans la capitulation, furent passés au fil de l'épée⁶⁷.

Après ce premier succès, Abdérame s'empara d'une trentaine de châteaux; puis il tourna ses armes tantôt contre la Navarre, tantôt contre Saragosse. Il fit assiéger cette ville par un prince du sang, le général en chef de la cavalerie Ahmed ibn-Ishâc, auquel il venait de conférer le titre de gouverneur de la Frontière supérieure; mais ce général ne tarda pas à lui donner de graves sujets de plainte.

Bien qu'ils eussent longtemps mené à Séville une vie obscure et pauvre, qu'ils eussent fait des mésalliances, et qu'il n'y eût entre eux et lui qu'une parenté fort éloignée, Abdérame n'avait pas rougi cependant de reconnaître les Beni-Ishâc comme des membres de sa famille et il les avait comblés de faveurs. Toutefois, ils n'étaient pas contents de leur position. Leur ambition ne connaissait pas de bornes; Ahmed, alors le chef de sa famille, ne prétendait à rien moins qu'à être nommé héritier présomptif de la couronne, et maintenant qu'il conduisait le siège de Saragosse avec une mollesse et une lenteur dont le calife s'indignait et s'irritait, il eut l'audace de lui écrire pour lui présenter sa demande. Le calife fut blessé à un tel point de cette insolence, que dans sa colère il lui répondit en ces termes:

⁶⁵ Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 166-170.

⁶⁶ Ibn-Khaldoun, fol. 15 r.

⁶⁷ Voyez les citations dans mes *Recherches*, t. I, p. 232, 233.

«Ne voulant faire que ce qui te fût agréable, nous t'avons traité jusqu'ici avec une bienveillance extrême; mais nous sommes convaincu à présent qu'il est impossible de changer ton caractère. Ce qui te convient, c'est la pauvreté, car n'ayant pas connu auparavant la richesse, elle t'a rempli d'un insupportable orgueil. Ton père n'était-il pas un des moindres cavaliers d'Ibn-Haddjâdj, et est-ce que tu as oublié qu'à Séville tu n'étais toi-même qu'un marchand d'ânes? Nous avons pris ta famille sous notre protection dès qu'elle l'eut implorée; nous l'avons secourue, nous l'avons rendue riche et puissante, nous avons conféré à feu ton père la dignité de vizir⁶⁸, à toi-même celle de général de toute notre cavalerie et de gouverneur de la plus grande de nos provinces frontières. Et cependant tu as méprisé nos ordres, tu as négligé de prendre à cœur nos intérêts, et pour combler la mesure, tu nous demandes maintenant que nous te nommions notre héritier. Quels mérites, quels titres de noblesse peux-tu faire valoir? Ah! c'est bien à toi et à ta famille qu'on peut appliquer ces vers bien connus:

Vous êtes des hommes de rien, vous autres, et le lin ne doit pas se comparer à la soie! Si vous êtes Coraichites, comme vous l'assurez, prenez alors vos femmes dans cette illustre tribu; mais si au contraire vous n'êtes que des Coptes, vos prétentions sont d'un parfait ridicule.

«Ta mère n'était-elle pas la sorcière Hamdouna? Ton père n'était-il pas un simple soldat? Ton aïeul n'était-il pas portier dans la maison de Hauthara ibn-Abbâs? Ne faisait-il pas du cordage et de la natte sous le portique de ce seigneur?.. Que Dieu te maudisse, toi et ceux qui nous ont tendu un piège en nous conseillant de te prendre à notre service! Infâme, lépreux, fils d'un chien et d'une chienne, viens t'humilier à nos pieds!»

Ayant donc été déposé de la manière la plus infamante, Ahmed, secondé par son frère Omaiya, se mit à comploter. Le calife découvrit leurs intrigues et les exila. Alors Omaiya s'empara de Santarem, y leva l'étendard de la révolte, et se mit en relation avec le roi de Léon, auquel il rendit d'utiles services en lui indiquant les endroits où l'empire musulman pouvait être attaqué avec succès; mais un jour qu'il était sorti de la ville, un de ses officiers y rétablit l'autorité du souverain. Omaiya se rendit alors auprès de Ramire. Son frère continuait à intriguer et à conspirer avec une infatigable ardeur. Il avait formé le projet de livrer l'Espagne aux Fatimides et il s'était mis en relation avec cette cour. Abdérame le déjoua. Il le fit arrêter, condamner comme chiite, et exécuter⁶⁹.

Sur ces entrefaites, le calife triomphait dans le Nord. Assiégé dans Saragosse, Mohammed capitula, et comme c'était, après le monarque, l'homme le plus puissant et le plus considéré de l'Etat, Abdérame jugea prudent de lui pardonner et de lui laisser son poste. De son côté, la reine Tota, après avoir essuyé revers sur revers, vint demander grâce au calife et le reconnut comme suzerain de la Navarre⁷⁰, de sorte qu'à l'exception du royaume de Léon et d'une partie de la Catalogne, toute l'Espagne s'était humiliée devant Abdérame.

⁶⁸ En 915 ou dans l'année suivante. Arfb, t. II, p. 175.

⁶⁹ Ibn-Khaldoun, fol. 13 r.; *Akhbâr madjmoua*, fol. 114 r. et v.; Masoudî, dans mes *Recherches*, t. I, p. 182.

⁷⁰ Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, Appendice, n° XI, et man., fol. 15 r., l. 15 et 16.

III

Les vingt-sept premières années du règne d'Abdérame III n'avaient été qu'une suite de succès; mais la fortune est capricieuse, et le temps des revers était enfin arrivé.

Un grand changement s'était fait dans le royaume. La noblesse, qui naguère était tout, n'était plus rien: le pouvoir royal l'avait écrasée. Abdérame la détestait; il ne comprenait pas qu'un monarque pût laisser aux grands une certaine influence et un certain pouvoir. «Votre roi est un prince sage et habile, j'en conviens volontiers, dit-il un jour à l'ambassadeur qu'Otton I^{er} lui avait envoyé; cependant il y a dans sa politique une chose qui ne me plaît pas: c'est qu'au lieu de retenir dans ses mains l'autorité tout entière, il en laisse une partie à ses vassaux. Il leur abandonne même ses provinces, croyant se les attacher par là. C'est une grande faute. La condescendance envers les grands ne peut avoir d'autre effet que d'alimenter leur orgueil et leur penchant pour la rébellion⁷¹».

Le calife à coup sûr ne tomba point dans la faute qu'il reprochait au roi d'Allemagne, mais il tomba dans une autre non moins grave: il ne ménagea pas assez la susceptibilité des grands. Gouvernant par lui-même (depuis 932 il n'avait plus de hâdjib ou premier ministre⁷²), il donna presque tous les emplois à des hommes de basse extraction, à des affranchis, à des étrangers, à des esclaves, à des hommes enfin qui dépendaient entièrement de lui et qui dans ses mains étaient des instruments souples et dociles. Ceux auxquels on donnait le nom de Slaves, jouissaient surtout de sa confiance; c'est de son règne que date l'influence de ce corps, qui était destiné à jouer un rôle important dans l'Espagne arabe et sur lequel nous devons entrer ici dans quelques détails.

Dans l'origine, le nom de Slaves s'appliquait aux prisonniers que les peuples germaniques avaient faits dans leurs guerres contre les nations slaves, et qu'ils vendaient aux Sarrasins d'Espagne⁷³; mais par laps de temps, quand on eut commencé à comprendre sous le nom de Slaves une foule de peuples qui appartenaient à d'autres races⁷⁴, on donna ce nom à tous les étrangers qui servaient dans le harem ou dans l'armée, quelle que fût leur origine. D'après le témoignage formel d'un voyageur arabe du X^e siècle, les Slaves que le calife d'Espagne avait à son service, étaient des Galiciens, des Francs (des Français et des Allemands), des Lombards, des Calabrais et des personnes originaires de la côte septentrionale de la mer Noire⁷⁵. Quelques-uns d'entre eux avaient été faits prisonniers par les pirates andalous; d'autres avaient été achetés dans les ports de l'Italie, car les juifs, spéculant sur la misère des peuples, se faisaient vendre des enfants de l'un et de l'autre sexe, et les conduisaient dans les ports de mer, où des navires grecs et vénitiens venaient les chercher, pour les transporter chez les Sarrasins. D'autres encore, à savoir les eunuques destinés au service du harem, arrivaient de France, où il y avait de grandes manufactures d'eunuques, dirigées par des juifs. Celle de Verdun était très-renommée⁷⁶, et l'on en trouvait d'autres dans le Midi⁷⁷.

Comme la plupart de ces captifs étaient encore en bas âge quand ils arrivaient en Espagne, ils adoptaient facilement la religion, la langue et les mœurs de leurs maîtres. Plusieurs d'entre eux recevaient une éducation soignée, de sorte que plus tard ils aimaient à se former des bibliothèques

⁷¹ *Vita Johannis Gorziensis*, c. 136.

⁷² Ibn-al-Abbâr, p. 124, l. 8 et 9.

⁷³ Maccarî, t. I, p. 92.

⁷⁴ Voyez Ibn-Haucal, man. de Leyde, p. 39. Les chroniqueurs de Cordoue donnent à Otton I^{er} le titre de *roi des Slaves*; voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 234, Maccarî, t. I, p. 235.

⁷⁵ Ibn-Haucal, p. 39.

⁷⁶ Liudprand, *Antapodosis*, L. VI, c. 6.

⁷⁷ Ibn-Haucal, p. 39; Maccarî, t. I, p. 92. Comparez Reinaud, *Invasions des Sarrasins en France*, p. 233 et suiv.

et à composer des vers. Ces Slaves lettrés étaient même en si grand nombre, qu'un d'entre eux, un certain Habîb, put consacrer tout un livre à leurs poésies et à leurs aventures⁷⁸.

Les Slaves avaient toujours été nombreux à la cour ou dans l'armée des émirs de Cordoue; mais jamais ils ne l'avaient été autant que sous Abdérame III. Leur nombre s'élevait alors à 3750 selon les uns, à 6087 selon les autres; quelques-uns le portent même à 13750⁷⁹. Peut-être ces chiffres se rapportent-ils à des époques différentes du règne d'Abdérame, car il est certain que ce prince augmentait sans cesse le nombre de ses Slaves. Esclaves eux-mêmes, ils avaient cependant d'autres esclaves à leur service, et possédaient des terres fort étendues. Abdérame les investit des fonctions militaires et civiles les plus importantes, et dans sa haine de l'aristocratie, il força les gens de haut parage, qui comptaient les héros du Désert parmi leurs ancêtres, à s'humilier devant ces parvenus qu'ils méprisaient souverainement.

Les nobles étaient donc fort mécontents du calife, lorsque celui-ci conçut le projet d'entreprendre contre le roi de Léon une expédition plus importante encore que celles qu'il avait faites auparavant. Il fit à cet effet des frais immenses, appela cent mille hommes sous les drapeaux, et comme il se tenait assuré de remporter une victoire éclatante et décisive, il donna d'avance à l'expédition qu'il allait entreprendre le nom de *campagne de la puissance suprême*. Malheureusement pour lui, il nomma un Slave, Nadjda, général en chef de l'armée. Ce choix mit le comble à l'irritation des officiers arabes. Ils jurèrent dans leur fureur que le calife expierait par une honteuse déroute son mépris de la vieille noblesse.

Dans l'année 939, l'armée se mit en campagne en prenant la route de Simancas. Ramire II et son alliée Tota, la reine régente de Navarre, vinrent à sa rencontre, et le 5 août le combat s'engagea. Les officiers arabes se laissèrent battre et se retirèrent; mais il arriva ce que probablement ils n'avaient pas prévu. Les Léonais se mirent à poursuivre les musulmans. Arrivés près de la ville d'Alhandega, au sud de Salamanque, sur les bords du Tormès, ces derniers se rallièrent et firent face à l'ennemi; mais ils furent complètement battus, et le calife lui-même échappa à peine aux épées des chrétiens. Après Alhandega, ce ne fut plus une retraite, ce fut une déroute. Plus d'ordre, de discipline; on quittait ses rangs, on criait sauve qui peut! Fantassins et cavaliers avançaient pêle-mêle; les soldats et les officiers jonchaient le chemin; des régiments entiers disparaissaient.

La complète et éclatante victoire remportée par Ramire eut partout un grand retentissement. On en parla au fond de l'Allemagne aussi bien que dans les pays les plus reculés de l'Orient, mais avec des sensations bien différentes. Ici l'on s'en réjouissait, ailleurs on s'en affligeait; les uns y voyaient un sûr garant du triomphe de leur foi, les autres, une cause de sérieuses alarmes.

Le calife lui-même était fort abattu. Son général Nadjda avait été tué⁸⁰; le vice-roi de Saragosse, Mohammed ibn-Hâchim, qui avait été fait prisonnier dans la première bataille, celle de Simancas, gémissait dans un cachot de Léon⁸¹; son armée était anéantie; lui-même, enfin, n'avait échappé à la captivité ou à la mort que par miracle, et pendant sa fuite il n'avait eu autour de lui que quarante-neuf hommes. Tout cela avait fait une telle impression sur son esprit, que dans la suite il n'accompagna plus son armée quand elle se mettait en campagne⁸².

Heureusement pour le calife, une guerre civile qui éclata parmi les chrétiens, empêcha Ramire de profiter de l'avantage qu'il avait remporté.

La Castille aspirait à se séparer du royaume de Léon. Déjà sous le règne d'Ordoño II, le père de Ramire, elle s'était mise en rébellion ouverte. Le roi annonça alors qu'afin de terminer le différend

⁷⁸ Maccarî, t. II, p. 57.

⁷⁹ Maccarî, t. I, p. 372, 373.

⁸⁰ Dans la suite, du moins, il n'est plus question de lui.

⁸¹ Le calife fit tout ce qu'il pouvait pour le faire relâcher, mais Mohammed ne recouvra la liberté qu'au bout de deux ans.

⁸² Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 171-186.

à l'amiable, il tiendrait un plaid⁸³ à Tejiare ou Teliare, sur les bords du Carrion, rivière qui séparait Léon de la Castille, et il invita les quatre comtes castillans à y assister. Ils vinrent, mais le roi les fit arrêter et décapiter. Les Léonais, tout en avouant que cette manière de se faire justice, était un peu irrégulière, admiraient la sagesse du roi⁸⁴; mais les Castillans en jugeaient autrement. Privés de leurs chefs, ils étaient pour le moment réduits à l'impuissance; mais ils appelaient de tous leurs vœux l'heure où ils auraient à leur tête un homme qui fût en état de les venger des perfides Léonais.

Cette heure si impatiemment attendue allait sonner enfin. La Castille trouverait un vengeur dans son comte Ferdinand Gonzalez, qui est devenu l'un des héros favoris des poètes du moyen âge, et dont aujourd'hui encore les Castillans ne prononcent le nom qu'avec un profond respect.

Tant que les redoutables armées d'Abdérâme III brûlaient ses cloîtres, ses forteresses et jusqu'à sa capitale, Ferdinand, *l'excellent comte*, comme on l'appelait⁸⁵, n'avait pu songer à affranchir sa patrie; mais à présent que l'on n'avait plus rien à craindre du côté des Arabes, il crut le moment venu pour remplir la tâche qu'il considérait comme la sienne. Il déclara la guerre au roi⁸⁶. Le calife en profita pour réorganiser son armée, et dès le mois de novembre de l'année 940, il fut en état de faire ravager les frontières de Léon par le gouverneur de Badajoz⁸⁷, Ahmed ibn-Yila⁸⁸.

Vers la même époque, la fortune semblait vouloir le dédommager en Afrique du désastre qui l'avait frappé en Espagne.

Jusque-là Abdérâme avait sans doute obtenu de beaux succès en Afrique; mais la médaille avait eu son revers. De temps en temps ses vassaux s'étaient laissé battre; les tentatives qu'il avait faites pour mettre de l'ensemble dans leurs opérations, n'avaient pas toujours été couronnées du succès; quelquefois, enfin, il n'avait pas été à même de les empêcher de se combattre entre eux; mais il avait du moins réussi à occuper les Fatimides en Afrique, il les avait mis hors d'état de débarquer sur les côtes d'Espagne, et c'était, au bout du compte, tout ce qu'il voulait. Il semblait maintenant sur le point d'obtenir bien davantage.

Un ennemi plus redoutable que tous leurs autres adversaires pris ensemble, avait levé contre les Fatimides l'étendard de la révolte. C'était Abou-Yézid, de la tribu berbère d'Iforen. Fils d'un marchand, il avait fréquenté dans sa jeunesse des docteurs de la secte des non-conformistes, qui en Afrique comptait encore un nombre immense d'adhérents. Plus tard, quand la mort de son père l'eut réduit à l'indigence, il avait gagné son pain en enseignant à lire aux enfants. De maître d'école, il devint missionnaire à l'instar du fondateur de l'empire des Fatimides, souleva les Berbers au nom de la vraie religion et de la liberté, et leur promit un gouvernement républicain aussitôt qu'ils auraient pris Cairawân, la capitale. Ses succès furent aussi miraculeux que ceux de ses ennemis l'avaient été quelques années auparavant. Les armées des Fatimides fondaient comme la neige au printemps devant cet homme petit, laid, vêtu de bure et monté sur un âne gris. Les Sunnites, profondément blessés par les blasphèmes et l'intolérance des Fatimides, accouraient en foule sous ses drapeaux; même leurs faquis et leurs ermites prenaient les armes pour faire triompher le chef des non-conformistes. Celui-ci semblait avoir pris à tâche de justifier l'espoir qu'ils mettaient dans sa tolérance. Lorsque, dans l'année 944, il fit son entrée dans la capitale, il appela les bénédictions du ciel sur les deux premiers califes, que les Fatimides avaient fait maudire, et invita les habitants de la ville à se conformer au rit de Mâlic, que les Fatimides avaient proscrit. Les Sunnites respiraient enfin. Ils pouvaient de nouveau faire des processions, avec des drapeaux et des tambours, jouissance dont ils avaient été privés pendant bien

⁸³ Dans Sampiro (c. 19) il faut lire *placitum* au lieu de *palatium*, comme porte l'édition de Florez. La bonne leçon se trouve dans le man. de Leyde (fonds Vossius, n° 91). Lucas de Tuy (p. 92) emploie ici le mot *juneta* (aujourd'hui *junta* en espagnol), qui est à peu près l'équivalent de *placitum*. Cf. *Esp. sagr.*, t. XIX, p. 383 med.

⁸⁴ Voyez Sampiro, c. 19.

⁸⁵ *Egregius comes*. Voyez Berganza, t. I, p. 215.

⁸⁶ Sampiro, c. 23.

⁸⁷ Voyez Ibn-al-Abbâr, p. 140.

⁸⁸ Ibn-Adhârî, t. II, p. 226.

des années, et Abou-Yézîd, qui, dans ces occasions solennelles, les conduisait lui-même, leur donna encore une autre preuve de sa tolérance: il conclut une alliance avec le calife d'Espagne, et, lui ayant envoyé des ambassadeurs, il le reconnut, sinon pour le chef temporel, du moins pour le chef spirituel des vastes domaines qu'il venait de conquérir⁸⁹.

Les Fatimides semblaient perdus. Tandis que leur calife Câyim, fils et successeur d'Obaidallâh, était étroitement bloqué dans Mahdia par le formidable Abou-Yézîd, le calife d'Espagne lui enlevait, au moyen de ses vassaux africains, presque tout le nord-ouest, et lui suscitait partout des ennemis. Il conclut une alliance avec le roi d'Italie, Hugues de Provence, qui avait à venger le désastre de Gênes, ville qu'un amiral fatimide avait pillée; il en conclut une autre avec l'empereur de Constantinople, qui brûlait du désir d'enlever la Sicile à Câyim⁹⁰.

En un clin d'œil tout changea de face. Enivré de ses triomphes, Abou-Yézîd eut une bouffée d'orgueil; non content de la réalité du pouvoir et oubliant à quels moyens il le devait, il voulut aussi en posséder l'apparence et la vaine pompe: il échangea son manteau de bure contre une robe de soie, son âne gris contre un superbe cheval. Cette imprudence le perdit. Blessés dans leurs convictions égalitaires et républicaines, la plupart de ses partisans l'abandonnèrent, les uns pour retourner dans leurs demeures, les autres pour passer à l'ennemi. Averti par l'expérience, Abou-Yézîd renonça aux habitudes de luxe qu'il avait contractées, et reprit, avec le manteau de bure, sa vie simple et rude d'autrefois. Mais il était trop tard; le prestige qui l'entourait naguère, avait disparu. Peut-être eût-il pu compter encore sur les Sonnites, si, dans un moment de fanatisme farouche, il ne les eût pas désabusés sur sa feinte tolérance. La veille d'un combat, il avait ordonné à ses guerriers d'abandonner les soldats de Cairawân, leurs frères d'armes, à la fureur des soldats fatimides. Cet ordre perfide n'avait été que trop bien obéi. Dès lors les Sonnites l'avaient pris en horreur; tyran pour tyran et hérésiarque pour hérésiarque, ils préféraient le calife fatimide, d'autant plus qu'al-Mançour, qui venait de succéder à son père, valait un peu mieux que ses prédécesseurs. Forcé de lever le siège de Mahdia, Abou-Yézîd arriva à Cairawân, où il n'échappa qu'avec peine à un complot que les habitants avaient ourdi contre lui. Longtemps traqué par les soldats fatimides, il tomba enfin entre leurs mains criblé de blessures. Il fut mis dans une cage de fer, et quand il fut mort (947), sa peau fut empaillée, portée à travers les rues de Cairawân, et pendue aux remparts de Mahdia, où elle resta jusqu'à ce que les vents en eussent dispersé les lambeaux⁹¹.

La ruine des non-conformistes fut pour Abdérame III un échec presque aussi grave que l'avaient été les déroutes de Simancas et d'Alhandega. Dans l'Ouest, les Fatimides regagnèrent rapidement le terrain qu'ils avaient perdu, et forcèrent les vassaux d'Abdérame à aller chercher un asile à la cour de Cordoue.

Dans le Nord, au contraire, tout allait selon les souhaits d'Abdérame, ce qui revient à dire que le pays était sans cesse en proie à une violente discorde. La guerre, comme nous l'avons vu, avait éclaté entre Ramire II et Ferdinand Gonzalez. La fortune avait favorisé le premier. Ayant surpris son ennemi, il l'avait fait jeter dans un cachot de Léon⁹²; puis il avait donné le comté de Castille, d'abord au Léonais Assur Fernandez, comte de Monzon⁹³, ensuite à son propre fils Sancho⁹⁴, et il s'était même approprié les biens allodiaux de Ferdinand. Il est vrai qu'il ne les garda pas tous pour lui-même. Voulant se rendre populaire, il en donna quelques-uns aux chevaliers et aux ecclésiastiques les plus

⁸⁹ Plusieurs chroniqueurs ont donné des renseignements tout à fait faux sur le premier séjour d'Abou-Yézîd à Cairawân. J'ai suivi Ibn-Sadoun (*apud* Ibn-Adhârî, t. I, p. 224-226), auteur presque contemporain et dont le récit circonstancié porte un cachet de vraisemblance que les autres n'ont pas.

⁹⁰ Cf. Kairaouânî, *Histoire de l'Afrique*, p. 104, trad. Pellissier et Rémusat.

⁹¹ Voyez sur Abou-Yézîd, Ibn-Adhârî, Ibn-Khaldoun, Kairaouânî Aboulfeda etc.

⁹² Sampiro, c. 23.

⁹³ Voyez la charte publiée par Berganza, t. II, Escr. 32, et Risco, *Historia de Leon*, t. I, p. 211.

⁹⁴ Voyez les chartes publiées par Berganza, t. II.

influent de la province⁹⁵. Cependant il n'atteignit pas son but. Tout en profitant de la libéralité du roi, les Castellans restèrent attachés de cœur et d'âme à leur ancien comte. Celui que le roi leur avait donné, n'était à leurs yeux qu'un intrus. Dans les actes de vente, de donation etc., où l'on notait, après la date, le nom du roi et celui du comte, ils nommaient quelquefois le comte que le roi leur avait imposé; mais ils le faisaient seulement quand ils ne pouvaient agir autrement, c'est-à-dire quand l'autorité avait l'œil sur eux; ordinairement ils nommaient Ferdinand Gonzalez⁹⁶. Ils montrèrent encore d'une autre façon l'amour qu'ils lui avaient voué. Ayant fait une statue à son image, ils rendirent l'hommage à ce bloc de pierre⁹⁷. Puis, quand ils commencèrent à s'impatienter de la longue captivité⁹⁸ de Ferdinand, ils prirent une résolution hardie; mais ici il faut laisser parler une belle et ancienne romance⁹⁹:

Tous ont juré d'une seule voix de ne point retourner en Castille sans le comte, leur seigneur.

Son image de pierre, ils l'ont placée sur un char, bien résolus à ne point retourner à moins qu'il ne retourne avec eux.

Ils ont juré en élevant la main, que quiconque quitterait les rangs serait tenu pour traître.

L'hommage rendu, ils placèrent la bannière du comte à côté de la statue, et tous, depuis les jeunes gens jusqu'aux vieillards, ont baisé la main à l'image.

Ils ont laissé déserts Burgos et les endroits d'alentour; il n'y reste que des femmes et de petits enfants.

Intimidé par l'approche des Castellans, le roi céda enfin. Il rendit la liberté à Ferdinand, mais il ne le fit qu'après lui avoir imposé des conditions bien humiliantes et bien dures: Ferdinand avait été forcé de jurer fidélité et obéissance; il avait dû renoncer à tous ses biens et s'engager à donner sa fille Urraque en mariage à Ordoño, le fils aîné du roi¹⁰⁰. A ce prix il fut libre; mais il était naturel que dorénavant il ne voulût plus prêter l'appui de son bras à un roi qui lui avait fait signer un tel traité. Les Castellans, qui n'avaient pas réussi à faire réintégrer dans la possession du comté celui qu'ils continuaient à appeler leur seigneur, n'étaient pas mieux disposés. Ramire II avait donc perdu l'appui de son plus vaillant capitaine et la coopération de ses plus braves sujets. De là son impuissance. Il laissa les musulmans faire une razzia en 944, et deux autres en 947¹⁰¹; il ne les empêcha pas de rebâtir et de fortifier la ville de Medinaceli, qui devint dès lors le boulevard de l'empire arabe contre la Castille¹⁰². Le vainqueur de Simancas et d'Alhandega se tenait tout au plus sur la défensive. Ce ne fut que dans l'année 950 qu'il envahit de nouveau le territoire musulman, et alors il remporta une victoire près de Talavera¹⁰³; mais ce fut son dernier triomphe: dans le mois de janvier de l'année suivante¹⁰⁴ il avait déjà cessé de vivre.

Après sa mort, une guerre de succession éclata. Marié deux fois, Ramire avait eu de sa première femme, une Galicienne, un fils nommé Ordoño, et de sa seconde, Urraque, la sœur de Garcia de Navarre, un autre fils nommé Sancho¹⁰⁵. En sa qualité d'aîné, Ordoño prétendait naturellement au trône; mais Sancho, qui comptait avec raison sur l'appui des Navarrais, y prétendait également, et il tâcha d'attirer dans son parti Ferdinand Gonzalez et les Castellans. Dans les circonstances données, le choix entre les deux compétiteurs n'était pas difficile pour Ferdinand. Ordoño, il est vrai, était son gendre; mais comment l'était-il devenu? Par une odieuse contrainte. Sa sympathie pour Ordoño ne

⁹⁵ Il donna, par exemple, le verger du comte au cloître de Cardègne. Voyez la charte du 23 août 944, chez Berganza, t. II, Escr. 34.

⁹⁶ Voyez les chartes publiées par Berganza.

⁹⁷ *Cronica rimada*, p. 2 (dans les *Wiener Jahrbücher*, Anzeige-Blatt du tome CXVI).

⁹⁸ Cf. Sampiro, c. 23.

⁹⁹ «Juramento lleban hecho.»

¹⁰⁰ Sampiro, c. 23.

¹⁰¹ Ibn-Adhârî, t. II, p. 226, 227, 230.

¹⁰² Ibn-Adhârî, t. II, p. 229, 230.

¹⁰³ Sampiro, c. 24.

¹⁰⁴ Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 186-189.

¹⁰⁵ Manuscrit de Meyá.

pouvait donc pas être bien vive. Tout, au contraire, l'attirait vers Sancho, les liens du sang aussi bien que son intérêt. Sancho était son neveu¹⁰⁶; il avait pour lui Tota de Navarre, la belle-mère de Ferdinand, et si ce dernier eût pu hésiter encore, les offres brillantes de Sancho auraient vaincu son indécision, car ce prince promettait de lui rendre ses biens confisqués et le comté de Castille. Ferdinand se déclara donc pour lui, appela ses hommes aux armes, et, accompagné de Sancho et d'une armée navarraise, il marcha contre la ville de Léon, afin d'arracher la couronne à Ordoño III¹⁰⁷.

«L'Éternel, dit un chroniqueur arabe¹⁰⁸, avait fait naître cette guerre civile afin de donner aux musulmans l'occasion de remporter des victoires.» En effet, pendant que les chrétiens s'entr'égorgeaient sous les murs de Léon, les généraux d'Abdérâme triomphaient sur tous les points de la frontière. Chaque messenger qui arrivait du Nord apportait à Cordoue la nouvelle d'une heureuse razzia ou d'une belle victoire. Le calife pouvait faire montrer au peuple une foule de cloches, de croix, de têtes coupées; une fois, dans l'année 955, ces dernières étaient au nombre de cinq mille, et l'on disait qu'une fois autant de Castellans – car c'étaient eux qui avaient été battus – avaient péri dans la bataille qui s'était livrée¹⁰⁹. Il est vrai que Ferdinand Gonzalez remporta une victoire près de San Estevan de Gormaz¹¹⁰; il est vrai aussi qu'Ordoño III, quand il eut enfin repoussé son frère et qu'il eut forcé les Galiciens, qui s'étaient révoltés aussi, à le reconnaître, usa de représailles en pillant Lisbonne¹¹¹; mais c'était une faible compensation pour le mal que les musulmans avaient fait aux chrétiens, et Ordoño, qui craignait de nouvelles révoltes, désirait vivement la paix. L'année 955, il envoya un ambassadeur à Cordoue pour la demander¹¹². Abdérâme, qui la désirait aussi parce qu'il avait l'intention de tourner ses armes d'un autre côté, prêta l'oreille aux ouvertures d'Ordoño, et dans l'année suivante, il envoya à Léon, en qualité d'ambassadeurs, Mohammed ibn-Hosain et le savant juif Hasdaï ibn-Chabrou, le directeur général des douanes. Les négociations ne furent pas longues. Ordoño ayant déclaré qu'il était prêt à faire des concessions (il promettait probablement de livrer ou du moins de raser certaines forteresses), on arrêta les bases d'un traité, après quoi les ambassadeurs retournèrent à Cordoue pour le faire ratifier par le calife. Quoique le traité fût honorable et avantageux, Abdérâme crut qu'il ne l'était pas assez; mais comme il ne pouvait plus guère compter sur le lendemain (il était presque septuagénaire), il pensa que l'affaire regardait plutôt son fils que lui-même. Il le consulta donc et s'en remit à sa décision. Hacam, qui était pacifique, déclara qu'à son avis le traité devait être ratifié, et alors le calife le signa¹¹³. Peu de temps après, il en conclut un autre avec Ferdinand Gonzalez¹¹⁴, de sorte que les musulmans n'avaient plus en Espagne d'autres ennemis que les Navarrais.

Si Abdérâme avait été cette fois plus traitable qu'à l'ordinaire, c'est qu'il voulait tourner ses armes contre les Fatimides. La puissance de ces princes croissait de jour en jour. Brûlant du désir de se venger des souverains d'Europe, qui s'étaient déjà réjouis de leur perte, tant ils la croyaient certaine, ils avaient fait d'abord éprouver le poids de leur vengeance à l'empereur de Constantinople en faisant ravager la Calabre¹¹⁵. Alors ç'avait été le tour d'Abdérâme. En 955, lorsque, selon toute apparence, Moïzz, le quatrième calife fatimide, méditait déjà une descente en Espagne, il arriva qu'un très-grand navire, qu'Abdérâme avait envoyé avec des marchandises à Alexandrie, rencontra en mer un vaisseau qui venait de Sicile et sur lequel se trouvait un courrier que le gouverneur de cette île

¹⁰⁶ La mère de Sancho et l'épouse de Ferdinand étaient sœurs.

¹⁰⁷ Voyez Sampiro, c. 25.

¹⁰⁸ Ibn-Adhârî, t. II, p. 233.

¹⁰⁹ Ibn-Adhârî, t. II, p. 233, 234, 235, 236.

¹¹⁰ *Chronicon de Cardena*, p. 378.

¹¹¹ Sampiro, c. 25.

¹¹² Ibn-Khaldoun, fol. 15 v.

¹¹³ Ibn-Adhârî, t. II, p. 237 (au lieu de *Chabrou*, comme porte le manuscrit, il faut lire: *Hasdaï ibn-Chabrou*); Ibn-Khaldoun, fol. 15 v.

¹¹⁴ Ibn-Khaldoun, fol. 15 v.

¹¹⁵ Voyez Amari, *Storia dei musulmani di Sicilia*, t. II, p. 242-248.

avait expédié à son souverain Moïzz. Cette dernière circonstance ne semble pas avoir été inconnue au capitaine du vaisseau andalous. Il se peut même qu'Abdérâme ait soupçonné que les dépêches dont le courrier était porteur, contenaient un plan d'attaque contre l'Espagne, et qu'il ait donné au capitaine l'ordre de les intercepter. Quoi qu'il en soit, le capitaine attaqua le vaisseau sicilien, le prit, le pillà et s'empara des dépêches.

Moïzz usa aussitôt de représailles. Sur son ordre, le gouverneur de la Sicile se porta avec une flotte vers Almérie, et prit ou brûla les navires qui se trouvaient dans ce port. Il s'empara aussi de celui qui avait fourni un spécieux prétexte pour cette expédition, et qui était justement de retour d'Alexandrie, d'où il avait rapporté des chanteuses pour le calife et de précieuses marchandises. Puis les troupes du gouverneur débarquèrent pour piller les environs d'Almérie, après quoi elles se remirent en mer¹¹⁶.

Abdérâme répondit d'une manière énergique à cette attaque. Il ordonna d'abord de maudire chaque jour les Fatimides dans les prières publiques¹¹⁷; puis il chargea son amiral Ghâlib d'aller piller les côtes de l'Ifrikia. Cette expédition, toutefois, n'eut pas tout le succès que le calife s'en était promis. Les Andalous remportèrent bien quelques avantages, mais à la fin ils furent repoussés par les troupes qui gardaient la province, et forcés de se rembarquer.

Voilà où Abdérâme en était de la guerre qu'il soutenait contre les Fatimides, au moment où les négociations avec le roi de Léon étaient en train. Voulant tourner toutes les forces et toutes les ressources de l'empire contre l'Afrique, il devait naturellement désirer la paix avec les chrétiens du Nord, et c'est pour cette raison qu'il ne s'était pas montré trop difficile sur les conditions auxquelles elle se faisait.

Maintenant qu'elle avait été conclue, il concentra toutes ses pensées sur l'Afrique. Une grande expédition se préparait. Les ouvriers dans les chantiers n'avaient plus un moment de repos, de tous côtés des troupes se dirigeaient vers les ports de mer, et l'on enrôlait des milliers de matelots, lorsque la mort d'Ordoño III, qui arriva dans le printemps de l'année 957¹¹⁸, vint entraver tout à coup les projets du calife.

Nous avons vu plus haut qu'Ordoño n'avait obtenu la paix qu'en faisant des concessions, parmi lesquelles la remise ou la démolition de certaines forteresses tenait, à n'en point douter, la première place. Or Sancho, l'ancien compétiteur de son frère, auquel il succéda maintenant sans obstacle, refusa d'exécuter cette clause du traité. Abdérâme se vit donc contraint d'employer contre le royaume de Léon les forces qu'il avait voulu envoyer en Afrique, et il donna des ordres dans ce sens au brave Ahmed ibn-Yila, le gouverneur de Tolède¹¹⁹. Ce général se mit en campagne, et dans le mois de juillet, il remporta une grande victoire sur le roi de Léon¹²⁰. Ce triomphe était sans doute une consolation pour le calife, qui n'avait nullement désiré cette nouvelle guerre, et qui même, si l'honneur le lui eût permis, l'aurait volontiers évitée. Il en aurait bientôt une autre, plus douce encore: il verrait ses ennemis à ses pieds.

¹¹⁶ Voyez Amari, *ibid.*, p. 249, 250, et les auteurs qu'il cite.

¹¹⁷ Ibn-Adhârî, t. II, p. 237.

¹¹⁸ Le nom d'Ordoño III se trouve dans les chartes jusqu'au mois de mars de l'année 957; voyez *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 268. La comparaison des chroniques arabes montre aussi que la date à laquelle les manuscrits de Sampiro fixent la mort de ce roi (955), est fautive.

¹¹⁹ Abdérâme l'avait nommé à ce poste en 954; voyez Ibn-al-Abbâr, p. 140, et Ibn-Adhârî, t. II, p. 235.

¹²⁰ Ibn-Adhârî, t. II, p. 237, dern. ligne, et p. 238.

IV

«Le roi Sancho, dit un auteur arabe¹²¹, était vain et orgueilleux». Cette phrase est sans doute empruntée à un chroniqueur léonais de l'époque¹²², et dans la bouche de ces écrivains elle signifie que Sancho cherchait à briser la puissance des nobles et aspirait à rétablir l'autorité absolue que ses ancêtres avaient possédée. De là la haine que lui portaient les grands. A la haine se joignait le mépris. Sancho avait perdu les qualités qu'il avait eues autrefois et que ses sujets appréciaient le plus. Le pauvre prince avait pris un embonpoint excessif, de sorte qu'il ne pouvait plus monter à cheval et que même en marchant il devait s'appuyer sur quelqu'un¹²³. Il était donc devenu un objet de risée, et peu à peu l'on se mit à dire qu'il fallait déposer ce roi ridicule, ce roi manqué. Ferdinand Gonzalez, qui aspirait au titre de faiseur de rois, et qui avait déjà tenté une fois, mais sans succès, d'en faire un, fomenta le mécontentement des Léonais et le dirigea¹²⁴. Une conspiration se forma dans l'armée, et un beau jour, dans le printemps de l'année 958¹²⁵, on chassa Sancho du royaume.

Pendant que le roi détrôné s'acheminait tristement vers Pampelune, la résidence de son oncle Garcia, Ferdinand Gonzalez et les autres grands se réunirent pour élire un autre roi. Leur choix tomba sur Ordoño, quatrième du nom. C'était un fils d'Alphonse IV et par conséquent un cousin germain de Sancho. Rien, excepté sa naissance, ne le recommandait aux suffrages des électeurs. A une difformité de la taille (il était bossu¹²⁶) il joignait un caractère obséquieux, vil¹²⁷ et méchant, de sorte que dans la suite on ne l'appela pas autrement qu'Ordoño-le-Mauvais¹²⁸; mais comme il n'y avait alors aucun autre adulte dans la famille royale, il fallait bien le choisir, et le comte de Castille lui fit épouser sa fille Urraque, la veuve d'Ordoño III¹²⁹, qui devint ainsi pour la seconde fois reine de Léon¹³⁰.

Au moment même où on lui donnait ainsi un successeur, Sancho racontait à Pampelune la mésaventure qui lui était arrivée. Sa grand-mère, la vieille et ambitieuse Tota, qui gouvernait encore la Navarre au nom de son fils, bien que ce fils fût depuis longtemps d'âge à régner par lui-même, prit chaudement son parti, et jura de le rétablir à quelque prix que ce fût. La chose n'était pas aisée cependant, car d'une part Sancho n'avait dans son ancien royaume aucun ami influent, et de l'autre la Navarre était trop faible pour attaquer seule Léon et la Castille. Tota devait donc chercher un allié, et encore un allié très-puissant. En outre, pour que Sancho fût à même de se soutenir sur son trône, une fois qu'il l'aurait reconquis, il fallait absolument qu'il cessât d'être un objet de risée par sa malencontreuse obésité. Cette obésité n'était pas naturelle; elle provenait d'une disposition malade, et un médecin habile pourrait sans doute la faire disparaître; mais à Cordoue seulement, ville qui était alors le foyer de toutes les lumières, on pouvait espérer de trouver un tel médecin. Ce fut aussi à Cordoue que Tota chercha l'allié dont elle avait besoin. Elle résolut de faire demander au calife un médecin pour guérir son petit-fils, et une armée pour le rétablir sur son trône. Il en coûtait sans doute à son orgueil de faire une telle démarche; il lui était pénible d'être obligée d'implorer l'assistance d'un mécréant avec lequel elle avait été en guerre pendant plus de trente ans, et qui, il y avait à peine un

¹²¹ Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 104.

¹²² Sampiro dit à peu près la même chose en parlant de Ramire III.

¹²³ Voyez le poème de Dounach, strophe 4, *apud* Luzzatto, *Notice sur Abou-Iousouf Hasdaï ibn-Schaprouf*, p. 24.

¹²⁴ Voyez Ibn-Khaldoun, fol. 15 v., et dans mes *Recherches*, t. I, p. 105.

¹²⁵ Voyez *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 269.

¹²⁶ Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 201, l. 2.

¹²⁷ Voyez plus bas le récit de l'audience d'Ordoño IV auprès de Hacam II.

¹²⁸ *El Malo* en espagnol, *al-khabîth* en arabe (voyez Maccarî, t. I, p. 252, l. 3).

¹²⁹ Trompé par un interpolateur de Sampiro, qui a introduit une foule d'erreurs dans l'histoire du royaume de Léon, on a dit souvent qu'Ordoño III avait répudié Urraque alors que Ferdinand s'était révolté contre lui. Risco (*Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 267, 268) a prouvé par les chartes qu'Urraque a été l'épouse d'Ordoño III jusqu'à la fin du règne de ce dernier.

¹³⁰ Sampiro, c. 26.

an, avait encore fait ravager ses vallées et brûler ses villages¹³¹; mais son amour pour son petit-fils, l'ardent désir qu'elle avait de le voir régner, la rage que lui causait sa honteuse déconfiture, tout cela fut plus fort que sa légitime répugnance, et elle envoya des ambassadeurs à Cordoue.

Ces ambassadeurs ayant exposé au calife le motif de leur venue, il leur répondit qu'il enverrait volontiers un médecin à Sancho, et qu'à certaines conditions, lesquelles seraient exposées par un de ses ministres qu'il enverrait à Pampelune, il prêterait l'appui de ses armes au roi détrôné.

Quand les ambassadeurs navarrais l'eurent quitté, Abdérame fit venir le juif Hasdaï, et, après lui avoir donné ses instructions, il le chargea de se rendre à la cour de Navarre. Il n'aurait pu faire un meilleur choix. Hasdaï réunissait en sa personne toutes les qualités requises pour une telle mission; il parlait fort bien la langue des chrétiens, et il était à la fois médecin et homme d'Etat; tout le monde vantait son esprit, ses talents, ses connaissances, sa grande capacité, et récemment encore un ambassadeur, venu du fond de la Germanie, avait déclaré qu'il n'avait jamais vu un homme doué de tant de finesse¹³².

Arrivé à Pampelune, le juif gagna aussitôt la confiance de Sancho en se chargeant de son traitement et en lui promettant une prompte guérison. Il lui dit qu'en retour du service que le calife était prêt à lui rendre, celui-ci exigeait la cession de dix forteresses. Sancho promit de les livrer dès qu'il serait rétabli sur son trône. Mais ce n'était pas tout: Hasdaï était aussi chargé de faire en sorte que Tota vînt à Cordoue, accompagnée de son fils et de son petit-fils. Le calife, qui voulait contenter sa vanité et donner à son peuple le spectacle, jusque-là sans exemple, d'une reine et de deux rois chrétiens qui viendraient humblement se prosterner à ses pieds pour implorer l'appui de ses armes, avait particulièrement insisté sur ce point; mais on pouvait prévoir que la fière Tota s'opposerait vivement à une telle exigence. En effet, faire un voyage à Cordoue, c'était pour elle une démarche plus humiliante encore que celle à laquelle elle s'était déjà abaissée alors qu'elle était entrée en relations amicales avec son vieil ennemi. Cette partie de la mission de Hasdaï était donc la plus délicate et la plus épineuse; pour faire une telle proposition, et surtout pour la faire agréer, il fallait un tact et une habileté tout à fait extraordinaires. Mais Hasdaï avait la réputation d'être l'homme le plus adroit de son temps, et il la justifia. L'orgueilleuse Navarraise se laissa vaincre «par le charme de ses paroles, par la force de sa sagesse, par la puissance de ses ruses et de ses nombreux artifices,» pour parler avec un poète juif de l'époque, et, croyant que le rétablissement de son petit-fils ne pouvait être obtenu qu'à ce prix, elle fit un grand effort sur elle-même et donna enfin son consentement au voyage que le juif lui proposait.

L'Espagne musulmane vit alors un étrange spectacle. Suivie d'une foule de grands et de prêtres, la reine de Navarre s'achemina lentement vers Cordoue, avec Garcia et le malheureux Sancho, dont la santé ne s'était pas encore beaucoup améliorée, et qui marchait en s'appuyant sur Hasdaï. Si ce spectacle était doux pour la vanité nationale des musulmans, il l'était autant, et plus encore peut-être, pour l'amour-propre des juifs, car celui à qui on le devait, était un homme de leur religion. Aussi leurs poètes célébraient-ils son retour l'un à l'envi de l'autre. «Saluez, ô montagnes, le chef de Juda! chantait l'un d'entre eux. Que le rire soit sur toutes les bouches! Que les terres arides et les forêts chantent! Que le désert se réjouisse, qu'il fleurisse et produise des fruits, car il vient, le chef de l'Académie, il vient avec joie et chants! Tant qu'il n'était pas là, la ville célèbre, dessinée avec grâce, était morne et triste; ses pauvres, qui ne voyaient plus son visage qui brille comme les étoiles, étaient désolés; les superbes dominaient sur nous; ils nous vendaient et nous achetaient comme si nous eussions été des esclaves; ils allongeaient leurs langues pour engloutir nos richesses; ils rugissaient comme des lionceaux, et nous étions tous épouvantés, car notre défenseur n'était pas là... Dieu nous l'a donné pour chef; il l'a placé en faveur chez le roi, qui l'a nommé prince et qui l'a élevé au-dessus de ses

¹³¹ Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 237.

¹³² *Vita Johannis Gorziensis*, c. 121.

autres dignitaires. Quand il passe, personne n'ose ouvrir la bouche. Sans flèches et sans épées, par sa seule éloquence, il a enlevé aux abominables mangeurs de porcs des forteresses et des cités.»

Quand la reine et les deux rois furent enfin arrivés à Cordoue, le calife leur donna, dans son palais à Zahrâ, une de ces pompeuses audiences¹³³ qui imposaient aux étrangers et qui étaient bien propres à leur donner une haute idée de sa puissance et de sa richesse. C'était sans doute un moment bien doux pour Abdérame que celui où il voyait à ses pieds le fils de son terrible ennemi Ramire II, le fils de l'illustre vainqueur de Simancas et d'Alhandega, et la reine aussi courageuse que fière, qui dans ces batailles mémorables avait commandé elle-même ses troupes victorieuses; mais quels que fussent ses sentiments intimes, il n'en laissa rien paraître au dehors, et il reçut ses hôtes avec une courtoisie exquise. Sancho lui répéta ce qu'il avait déjà déclaré à Hasdaï, à savoir qu'il céderait les dix forteresses que le calife exigeait, et l'on résolut que, tandis que l'armée arabe attaquerait le royaume de Léon, les Navarrais feraient une invasion en Castille, afin d'attirer les forces de Ferdinand Gonzalez de ce côté-là¹³⁴.

Cependant Abdérame n'avait pas perdu de vue l'Afrique. Il avait au contraire poussé ses armements avec une grande activité, et dans l'année même où la reine de Navarre arriva à Cordoue, une nombreuse armée, commandée par Ahmed ibn-Yila, s'embarqua sur soixante-dix navires. Cette expédition fut heureuse, car les Andalous incendièrent Mersâ-al-kharez, et dévastèrent les environs de Sousa ainsi que ceux de Tabarca¹³⁵.

Quelque temps après, l'armée musulmane marcha contre le royaume de Léon. Sancho l'accompagnait. Grâce aux remèdes de Hasdaï, il avait été débarrassé de son trop d'embonpoint, et il était maintenant aussi lesté et aussi agile qu'il l'avait été auparavant¹³⁶. Zamora fut prise d'abord¹³⁷, et déjà dans le mois d'avril de l'année 959, l'autorité de Sancho était reconnue dans une grande partie du royaume¹³⁸. La capitale, toutefois, tenait encore pour Ordoño IV; mais ce prince ayant pris la fuite pour aller chercher un refuge dans les Asturies¹³⁹, elle se rendit à Sancho dans la seconde moitié de l'année 960¹⁴⁰. Ayant ainsi recouvré son royaume, Sancho envoya une ambassade au calife pour le remercier du secours qu'il lui avait prêté, et il écrivit en même temps à tous ses voisins pour leur annoncer son rétablissement sur le trône. Dans ces lettres il blâmait dans les termes les plus énergiques la déloyauté du comte de Castille¹⁴¹. Peut-être ce dernier lui inspirait-il encore des craintes; mais s'il en était ainsi, elles se dissipèrent bientôt. D'après ce qui avait été convenu, les Navarrais avaient envahi la Castille, et dans cette même année 960, ils livrèrent au comte une bataille dans laquelle ils eurent le bonheur de le faire prisonnier¹⁴². Dès lors la cause d'Ordoño était perdue. Haï et méprisé par tout le monde, il n'avait pu se soutenir jusque-là que par l'influence de Ferdinand, dont il était la créature. Les Asturiens le chassèrent maintenant de leur province, et se soumirent à Sancho. Ordoño alla chercher un asile à Burgos¹⁴³, et nous verrons plus tard ce qu'il devint.

Au moment où ces événements se passaient dans le Nord, le calife, qui avait eu l'imprudence de s'exposer au vent âpre du mois de mars, était déjà malade, et l'on craignait pour sa vie. Cette

¹³³ Voyez Maccafi, t. I, p. 253, l. 3, 4, 8 et 9.

¹³⁴ Comparez Sampiro, c. 26, le poème hébreu de Dounach ben-Labrat, celui de Menahem ben-Saruk (*apud* Luzzatto, *Notice* etc., p. 24, 25, 29-31), le passage d'Ibn-Khaldoun que j'ai communiqué à M. Luzzatto et que ce savant a imprimé dans sa *Notice* (p. 46, 47), et celui qu'on trouve dans mes *Recherches*, t. I, p. 105.

¹³⁵ Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbers*, t. II, p. 542 de la traduction; cf. Ibn-Adhâfi, t. II, p. 238.

¹³⁶ Sampiro, c. 26.

¹³⁷ Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 105.

¹³⁸ *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 270.

¹³⁹ Sampiro, c. 26.

¹⁴⁰ *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 270, 271.

¹⁴¹ Ibn-Khaldoun, fol. 15 v.

¹⁴² *Annales Compostellani*; Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 105.

¹⁴³ Sampiro, c. 26.

fois, cependant, les médecins réussirent encore à conjurer le péril, et au commencement de juillet Abdérame avait recouvré la santé au point qu'il put donner audience aux dignitaires les plus haut placés. Mais sa guérison n'était qu'apparente. Il éprouva une rechute de sa maladie, et le 16 octobre de l'année 961¹⁴⁴, il rendit le dernier soupir à l'âge de soixante-dix ans, dont quarante-neuf de règne.

Parmi les princes omayyades qui ont régné en Espagne, la première place appartient incontestablement à Abdérame III. Ce qu'il avait fait tenait du prodige. Il avait trouvé l'empire livré à l'anarchie et à la guerre civile, déchiré par les factions, morcelé entre une foule de seigneurs de race différente, exposé aux razzias continuelles des chrétiens du Nord, et à la veille d'être englouti, soit par les Léonais, soit par les Africains. En dépit d'obstacles sans nombre, il avait sauvé l'Andalousie et d'elle-même et de la domination étrangère. Il l'avait fait renaître plus grande et plus forte qu'elle ne l'avait jamais été. Il lui avait procuré l'ordre et la prospérité au dedans, la considération et le respect au dehors. Le trésor public, qu'il avait trouvé dans un état déplorable, était dans une situation excellente. Un tiers des revenus de l'empire, qui s'élevaient chaque année à six millions deux cent quarante cinq mille pièces d'or, suffisait aux dépenses ordinaires; un autre tiers était mis en réserve, et Abdérame consacrait le reste à ses bâtiments¹⁴⁵. On calculait que dans l'année 951, il avait dans ses coffres la somme énorme de vingt millions de pièces d'or; aussi un voyageur, qui se connaissait en finances, assure-t-il qu'Abdérame et le Hamdânide qui régnait alors sur la Mésopotamie étaient les princes les plus riches de ce temps-là¹⁴⁶. L'état du pays était en harmonie avec la situation prospère du trésor public. L'agriculture, l'industrie, le commerce, les arts, les sciences, tout florissait. L'étranger admirait partout des champs bien cultivés et ce système hydraulique, coordonné avec une science profonde, qui rendait fertiles les terres en apparence les plus ingrates. Il était frappé de l'ordre parfait qui, grâce à une police vigilante, régnait même dans les districts les moins accessibles¹⁴⁷. Il s'étonnait du bas prix des denrées (les fruits les plus délicieux se vendaient presque pour rien), de la propreté des vêtements, et surtout du bien-être universel qui permettait à presque tout le monde d'aller à mulet au lieu d'aller à pied¹⁴⁸. Des industries nombreuses et diverses enrichissaient Cordoue, Almérie et d'autres villes. Le commerce avait acquis un tel développement, qu'au rapport du directeur général des douanes, les droits d'entrée et de sortie formaient la partie la plus considérable des revenus de l'Etat¹⁴⁹. Cordoue, avec son demi-million d'habitants, ses trois mille mosquées, ses superbes palais, ses cent treize mille maisons, ses trois cents maisons de bain et ses vingt-huit faubourgs¹⁵⁰, ne le cédait en étendue et en splendeur qu'à Bagdad, ville à laquelle ses habitants aimaient à la comparer. Elle était renommée jusqu'au fond de la Germanie: la religieuse saxonne Hroswitha, qui se rendit célèbre dans la dernière moitié du X^e siècle par ses poèmes et ses drames latins, l'appelait l'ornement du monde¹⁵¹. La rivale qu'Abdérame lui avait donnée, n'était pas moins admirable. Une de ses concubines lui ayant légué une grande fortune, le monarque avait voulu se servir de cet argent pour racheter des prisonniers de guerre; mais ses employés ayant parcouru les royaumes de Léon et de Navarre sans rencontrer un seul prisonnier, sa favorite Zahrâ lui avait dit: «Employez cet argent pour bâtir une ville et donnez-lui mon nom.» Cette idée avait souri au calife, qui, comme presque tous les grands princes, aimait à bâtir, et au mois de novembre de l'année 936, il avait fait jeter, à une lieue au nord de Cordoue, les fondements d'une ville qui porterait le nom de Zahrâ. Rien n'avait été épargné pour la rendre aussi magnifique que possible. Pendant vingt-cinq ans, dix mille ouvriers, qui disposaient de quinze

¹⁴⁴ Ibn-Adhârî, t. II, p. 239, 161.

¹⁴⁵ Ibn-Adhârî, t. II, p. 247.

¹⁴⁶ Ibn-Haucal, p. 40.

¹⁴⁷ Voyez Ibn-Haucal, p. 38, 42.

¹⁴⁸ Ibn-Haucal, p. 38, 41.

¹⁴⁹ Voyez la lettre de Hasdaï au roi des Khozars, dans Carmoly, *Des Khozars au X^e siècle*, p. 37.

¹⁵⁰ Ibn-Adhârî, t. II, p. 247, 248.

¹⁵¹ Hroswitha, *Passio S. Pelagii*.

cents bêtes de somme, avaient été occupés à la bâtir, et cependant elle n'était pas encore achevée à l'époque de la mort de son fondateur. Une prime de quatre cents dirhems, que le calife avait promise à quiconque viendrait s'y établir, y avait attiré une foule d'habitants. Le palais califal, où toutes les merveilles de l'Orient et de l'Occident étaient réunies, était d'une énorme grandeur, à preuve que dans le harem il y avait six mille femmes¹⁵².

La puissance d'Abdérâme était formidable. Une superbe marine lui permettait de disputer aux Fatimides l'empire de la Méditerranée, et lui garantissait la possession de Ceuta, cette clé de la Mauritanie. Une armée nombreuse et bien disciplinée, la plus belle du monde peut-être¹⁵³, lui donnait la prépondérance sur les chrétiens du Nord. Les plus fiers souverains briguaient son alliance. L'empereur de Constantinople, les rois d'Allemagne, d'Italie et de France lui envoyaient des ambassadeurs.

C'étaient à coup sur de beaux résultats; mais ce qui excite l'étonnement et l'admiration quand on étudie ce règne glorieux, c'est moins l'œuvre que l'ouvrier; c'est la puissance de cette intelligence universelle à qui rien n'échappait, et qui se montrait non moins admirable dans les plus petits détails que dans les plus sublimes conceptions. Cet homme fin et sagace, qui centralise, qui fonde l'unité de la nation et celle du pouvoir, qui par ses alliances établit une sorte d'équilibre politique, qui dans sa large tolérance appelle dans ses conseils des hommes d'une autre religion, est plutôt un roi des temps modernes qu'un calife du moyen âge.

¹⁵² Ibn-Haucal, p. 40; Ibn-Adhârî, t. II, p. 246, 247; Maccaîrî, t. I, p. 344-346, 370 et suiv.

¹⁵³ Comparez *Vita Joh. Gorz.*, c. 135.

V

Malgré les grands services qu'Abdérâme III leur avait rendus, la cour de Léon et celle de Pampelune ne s'affligèrent pas de sa mort; au contraire, elles crurent y voir le moyen d'é luder les traités et de se dérober à la protection musulmane, dont elles avaient commencé à se lasser dès qu'elles n'en avaient plus eu besoin. Et de fait, l'occasion semblait bonne pour ne pas tenir ce que l'on avait été obligé de promettre. Le successeur d'Abdérâme, Hacam II, passait pour pacifique; on pensait peut-être qu'il n'insisterait pas trop sur l'exécution d'un traité conclu par son père, et en tout cas il faudrait voir encore si, dans la guerre, il serait aussi heureux que ce dernier l'avait été.

Hacam fut bientôt à même de s'apercevoir des intentions de ses voisins. Sancho, qu'il avait sommé de livrer enfin les forteresses nommées dans le traité, trouvait toutes sortes de raisons pour remettre cette affaire à un autre temps¹⁵⁴. Garcia, qu'il avait fait prier de lui céder son prisonnier Ferdinand Gonzalez, refusait d'accéder à cette demande¹⁵⁵. Qui plus est, il rendit la liberté à Ferdinand, après lui avoir fait promettre de rompre avec son gendre, Ordoño IV. Ferdinand tint sa promesse. Sur son ordre, Ordoño, qui se trouvait encore à Burgos, fut séparé violemment de sa femme et de ses deux filles, et transporté sous bonne escorte sur le territoire musulman¹⁵⁶. Puis Ferdinand, qui n'était pas lié par un traité, comme le roi de Navarre et celui de Léon, recommença les hostilités contre les Arabes¹⁵⁷, de sorte que dès le mois de février 962, Hacam fut obligé d'écrire à ses généraux et à ses gouverneurs qu'ils eussent à se tenir prêts pour entrer en campagne¹⁵⁸.

Sur ces entrefaites, Ordoño-le-Mauvais était arrivé à Medinaceli, accompagné de vingt seigneurs, les seuls qui lui fussent restés fidèles. Il avait vu dans cette ville les préparatifs que l'on faisait pour une expédition, et cette circonstance avait ranimé son espoir dans l'avenir. De même que son cousin avait recouvré le trône grâce à l'appui d'Abdérâme, il comptait le recouvrer à son tour avec le secours de Hacam. Aussi témoigna-t-il à Ghâlib, le gouverneur de Medinaceli, son désir d'aller à Cordoue afin d'y implorer la protection du monarque. Ghâlib consulta Hacam sur la réponse qu'il avait à donner. Le calife, qui n'était pas fâché d'avoir un prétendant sous la main, mais qui ne voulait pas encore s'engager définitivement, lui fit répondre qu'il pouvait conduire Ordoño à Cordoue, mais qu'il ne devait lui faire aucune promesse. Ghâlib partit donc pour Cordoue au commencement d'avril, accompagné d'Ordoño et de sa suite. En route on rencontra un détachement de cavalerie que Hacam avait envoyé à la rencontre de ses hôtes, et aux environs de la capitale, on en rencontra un autre, plus nombreux encore. Ordoño n'épargna rien pour gagner les bonnes grâces des officiers de l'escorte. Il leur prodigua les flatteries, et quand il fut entré dans Cordoue, il leur demanda où se trouvait le tombeau d'Abdérâme III. Lorsqu'on le lui eut montré, il ôta respectueusement son bonnet, s'agenouilla en tournant la tête vers l'endroit indiqué, et récita des prières pour l'âme de celui qui naguère l'avait chassé du trône. L'espoir de ressaisir le sceptre lui faisait oublier tout le reste; pour atteindre ce but, il était bien décidé à ne reculer devant aucune bassesse.

Après avoir passé deux jours dans un palais superbement meublé, qu'on lui avait assigné pour sa demeure, Ordoño reçut la permission d'aller à Zahrâ, où le calife lui donnerait audience. Il revêtit alors une robe et un manteau de soie blancs (c'était probablement un nouvel hommage qu'il rendait aux Omayyades, car le blanc était la couleur de cette maison), et se coiffa d'un bonnet orné de pierres précieuses. Les principaux chrétiens de l'Andalousie, tels que Walîd ibn-Khaizorân, le juge des

¹⁵⁴ Voyez Maccarí, t. I, p. 254, l. 9 et 10.

¹⁵⁵ Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 105.

¹⁵⁶ Sampiro, c. 26.

¹⁵⁷ Ibn-Khaldoun, fol. 16 r.

¹⁵⁸ Ibn-Adhârî, t. II, p. 250.

chrétiens de Cordoue, et Obaidallâh ibn-Câsim, le métropolitain de Tolède, vinrent le chercher pour le conduire à Zahrâ et l'instruire des règles de l'étiquette, sur lesquelles la cour était fort chatouilleuse.

En passant par les rangs des soldats qui encombraient les abords de Zahrâ, Ordoño et ses compagnons léonais feignirent d'être frappés et même terrifiés par cet appareil militaire. Ils baissèrent les yeux et firent le signe de la croix. Quand on fut arrivé à la première porte du palais, tous mirent pied à terre, à l'exception d'Ordoño et de ses Léonais. A la porte dite d'*as-sodda*, ces derniers durent en faire autant; mais Ordoño et le général Ibn-Tomlos, qui était chargé de l'introduire auprès du calife, restèrent à cheval jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés près d'un portique où l'on avait placé des sièges pour Ordoño et ses compagnons, et où Sancho avait aussi attendu le moment d'être introduit auprès du monarque, alors qu'il était venu implorer son secours. Quelque temps après, les Léonais reçurent la permission d'entrer dans la salle d'audience. A la porte Ordoño ôta son bonnet et son manteau en signe de respect; puis, quand on lui eut dit d'avancer et qu'il se trouva vis-à-vis du trône sur lequel était le calife entouré de ses frères, de ses neveux, des vizirs, du cadî et des faquis, il s'agenouilla à plusieurs reprises, et, faisant quelques pas en avant après chaque gémissement, il arriva enfin tout près du calife. Celui-ci lui donna sa main à baiser, après quoi Ordoño retourna en arrière, mais en prenant soin de ne pas tourner le dos au calife, pour aller s'asseoir sur un sofa de brocart qui lui était destiné et qui se trouvait à quinze pieds du trône. Les seigneurs léonais s'approchèrent alors du calife en observant le même cérémonial, et, lui ayant baisé la main, ils allèrent se ranger derrière leur maître, auprès duquel se tenait aussi Walîd ibn-Khaizorân, qui, dans l'entretien qui allait avoir lieu, devait servir d'interprète.

Le calife garda quelques instants le silence pour laisser à l'ex-roi le temps de se remettre de l'émotion que la vue de cette auguste assemblée ne pouvait avoir manqué d'exciter dans son esprit. Puis il lui parla en ces termes: «Réjouissez-vous d'être venu ici et espérez beaucoup de notre bonté, car nous avons l'intention de vous accorder encore plus de faveurs que vous n'osiez l'attendre.»

Quand le sens de ces gracieuses paroles eut été expliqué à Ordoño par l'interprète, la joie éclata sur son visage. Il se leva, et, ayant baisé le tapis qui couvrait les marches du trône: «Je suis, dit-il, l'esclave du commandeur des croyants! Je me fie à sa magnanimité, je cherche mon appui dans sa haute vertu, je lui donne plein pouvoir sur moi-même et sur mes hommes. J'irai partout où il m'ordonnera d'aller, je le servirai sincèrement et loyalement. – Nous vous croyons digne de nos bontés, lui répondit le calife; vous serez content quand vous verrez jusqu'à quel point nous vous préférons à tous vos coreligionnaires; vous vous applaudirez d'avoir eu l'idée de chercher un asile auprès de nous, et de vous être abrité sous l'ombre de notre puissance.» Quand le calife eut parlé de la sorte, Ordoño s'agenouilla de nouveau, et, ayant appelé la bénédiction du ciel sur le monarque, il exposa sa requête en ces termes: «Naguère mon cousin Sancho est venu demander du secours contre moi au feu calife. Il a obtenu sa demande; il a été secouru comme on ne l'est que par les plus grands souverains de l'univers. Moi aussi, je viens demander du secours, mais il y a toutefois entre mon cousin et moi une grande différence. S'il est venu ici, c'est qu'il y a été contraint par la nécessité; ses sujets blâmaient sa conduite et le haïssaient; ils m'avaient élu à sa place sans que j'eusse ambitionné cet honneur, Dieu m'en est témoin! Je l'avais détrôné et chassé du royaume. A force de supplications il a obtenu du feu calife une armée qui l'a rétabli; mais il n'a pas su se montrer reconnaissant pour ce service; il n'a rempli ni envers son bienfaiteur, ni envers vous, ô commandeur des croyants, mon seigneur, ce à quoi il s'était obligé. Moi au contraire, j'ai quitté mon royaume de mon plein gré, et je suis venu auprès du commandeur des croyants pour mettre à sa disposition ma personne, mes hommes et mes forteresses. J'avais donc raison de dire qu'entre mon cousin et moi il y a une grande différence, et j'ose ajouter que j'ai fait preuve de bien plus de confiance et de générosité. – Nous avons entendu votre discours et nous avons saisi votre pensée, dit alors le calife. Vous verrez bientôt de quelle manière nous vous récompenserons de vos bonnes intentions. Vous recevrez de nous une fois autant de bienfaits que votre compétiteur en a reçu de notre père d'heureuse mémoire, et quoique votre adversaire ait le mérite d'avoir imploré le premier notre protection, ce n'est pas une raison

pour que nous vous estimions moins ou que nous refusions de vous donner ce que nous lui avons donné auparavant. Nous vous ferons reconduire dans votre pays, nous vous remplirons de joie, nous affermirons les bases de votre pouvoir royal, nous vous ferons régner sur tous ceux qui voudront vous reconnaître pour leur roi, et nous vous ferons remettre un traité que vous pourrez garder et dans lequel nous fixerons les limites de votre royaume et celles du royaume de votre cousin. En outre nous empêcherons ce dernier d'inquiéter le territoire qu'il aura été obligé de vous céder. En un mot, les bienfaits que vous recevrez de nous surpasseront toutes vos espérances. Dieu sait que ce que nous disons, nous le pensons!»

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.